

Article

« Le conflit des générations »

Camille Delude-Clift et Édouard Champoux

Recherches sociographiques, vol. 14, n° 2, 1973, p. 157-201.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/055614ar>

DOI: 10.7202/055614ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LE CONFLIT DES GÉNÉRATIONS*

« Je vais vous dire franchement, disons que je compare l'évolution du dernier temps de 1900 à 1968, je compare cela à une espèce de raz-de-marée. Quand ce raz-de-marée du modernisme est arrivé, il y a du monde qui ont su surnager dans le remous, il y en a d'autres qui ont coulé complètement au fond...

— Tu places ta mère dans quelle catégorie?

— Je la mets dans celle qui a surnagé, mais avec les jambes un peu au fond... »

(Jeune homme de quinze ans, Sainte-Foy.)

Contrairement aux sociétés non industrielles où l'individu atteint très tôt dans sa vie l'âge adulte, la société moderne en prolongeant la période de l'adolescence, notamment par la démocratisation du système d'éducation, retarde de plus en plus le moment où ses membres deviennent adultes.

La formation d'une classe d'âge de jeunes, nombreuse et relativement homogène, est une des résultantes du prolongement de l'adolescence. Cette classe d'âge aidée, entre autres, par le climat social actuel plus libre qu'autrefois et par les intérêts économiques sous-tendant les incitations à la consommation, a peu à peu élaboré sa propre sous-culture.

Certains, dont Marcel Rioux,¹ émettent même l'hypothèse de la naissance d'une nouvelle classe sociale. Marcuse affirme, pour sa part, que les jeunes « forment aujourd'hui... une sorte "d'avant-garde", en raison de leur situation privilégiée. À cause de leur degré d'intégration relativement faible dans la société organisée, leur conscience et leurs besoins sont en opposition radicale avec l'ordre établi. Et ceci les conduit à une certaine séparation d'avec les "masses", séparation qui[...] a été un facteur de toutes les révolutions historiques. »²

S'il est exact de parler d'une sous-culture de la jeunesse, c'est donc qu'elle

* Cet article est extrait d'une thèse de maîtrise en sociologie: Camille DELUDE-CLIFT et Édouard CHAMPOUX, *Le conflit des générations: mythe ou réalité*, Université Laval, 1973, 247 p.

Le matériel qui a servi à cette recherche a été recueilli en 1968 par les étudiants inscrits au cours « Entrevue clinique » du programme de premier cycle de sociologie à l'Université Laval. Jean-Paul Montminy, responsable du cours, a également dirigé la thèse.

1. Marcel RIOUX, « Conscience ethnique et conscience de classe au Québec », *Recherches sociographiques*, VI, 1, 1965, pp. 23-32.

2. « Une entrevue du professeur Marcel Rioux avec Herbert Marcuse », *Forces*, 22, 1973, pp. 55-56.

véhiculerait des valeurs spécifiques. Face à leurs parents, détenteurs de valeurs différentes, les jeunes seraient en état d'opposition. Et le conflit des générations serait un conflit de valeurs.

Car le prolongement de l'adolescence s'accompagne du prolongement de la socialisation. D'une part, la famille joue plus longtemps que jamais auparavant son rôle d'agent de socialisation. D'autre part, plus qu'autrefois, elle partage ce rôle avec plusieurs autres agents de socialisation. En tant qu'institution globalisante, la famille se propose explicitement comme but de socialiser ses membres. Davantage, elle vise à socialiser la totalité de la personne. D'autres groupes ou institutions, à vocations plus restreintes ou plus implicites, ont une fonction socialisatrice partielle.

Pour saisir la portée de l'influence des agents de socialisation, il faut bien voir que ces agents s'inscrivent dans un environnement sur lequel ils agissent et qui agit sur eux. Ainsi le rôle socialisateur de la famille ne peut se comprendre si l'on néglige de considérer son insertion dans divers milieux d'appartenance ou de référence, dont elle tire des images, des modèles, des valeurs.

Parmi les milieux d'appartenance de la famille, la classe sociale est un des plus importants. On a maintes fois démontré que les méthodes d'éducation variaient selon la classe sociale, de même que les aspirations et les attentes des parents vis-à-vis leurs enfants. Le groupe des pairs, tant les amis des parents que ceux des enfants, est un autre milieu influent.

Les milieux de référence ne contribuent pas moins que les milieux d'appartenance au processus de socialisation. En effet, des agents de socialisation jouent leur rôle, guidés par les normes d'autres milieux auxquels ils aspirent s'identifier. On dit que l'école, par exemple, s'inspire de la classe moyenne comme milieu de référence. On conçoit facilement les conflits auxquels doivent faire face les jeunes de milieux moins favorisés, écartelés entre les valeurs de l'école et celles de leur classe sociale d'appartenance.

De la même manière, l'ensemble des jeunes se voient partagés entre, d'un côté, leur groupe de pairs qui s'inspirent souvent de la sous-culture de la jeunesse comme milieu de référence et, de l'autre, leurs parents comme milieu d'appartenance. Cependant, le milieu de référence jeunesse peut agir à son tour sur les parents par le biais de leurs enfants qui exercent alors la fonction d'agents socialisateurs.

En concurrence sinon en conflit avec de multiples agents de socialisation, les parents sont-ils ceux qui ont le plus d'impact finalement sur l'intériorisation des valeurs des jeunes? Ou, au contraire, les jeunes sont-ils davantage influencés par la sous-culture de la jeunesse qui leur propose des valeurs nouvelles? En d'autres termes, puisque le changement social se traduit sur le plan culturel par la transformation de la vision du monde, les parents et les jeunes partagent-ils ou non une même vision du monde?

Si nous sommes en présence de deux systèmes de valeurs, il est vraisemblable de penser qu'ils s'affronteraient au sein de la famille. On peut donc

considérer la famille comme une dimension globalisante en tant que lieu inévitable des rencontres entre les deux générations, lieu où se joueront les conflits. L'analyse des relations entre les parents et les jeunes devrait nous permettre de dégager des indices d'unicité ou de pluralité de systèmes de valeurs.

Une restriction s'impose cependant. De la simple constatation de situations conflictuelles entre les parents et les jeunes, on ne saurait inférer une multiplicité de systèmes de valeurs. Au moment de l'adolescence, le processus normal de l'identification donne lieu à des phénomènes d'ambivalence tout aussi normaux. Nourrir des sentiments contradictoires à l'endroit de ses parents est le propre de tout adolescent, s'il doit un jour devenir un adulte autonome. Derrière bien des critiques des jeunes à l'endroit de leurs parents, il faudra savoir écarter tout ce qui a trait au phénomène d'ambivalence et qui joue un rôle si important dans les rapports entre les parents et les jeunes pendant l'adolescence. De la sorte, on évitera de confondre la recherche de l'identité avec l'émergence d'un nouveau système de valeurs.

Méthodologie

Le matériel sur lequel se base notre étude est constitué de cent quatre-vingt-seize entrevues auprès de jeunes âgés de quatorze à dix-huit ans et de parents d'enfants de ces âges. La moitié de ces informateurs habitent la banlieue aisée de Sainte-Foy, alors que les autres résident dans le quartier défavorisé de Saint-Sauveur, à Québec. La répartition entre les quatre sous-groupes est à peu près égale, de sorte que nous disposons d'une cinquantaine d'entrevues pour chacun.

Ce matériel était difficile à analyser. Il s'agissait d'entrevues semi-dirigées et, de plus, il n'y avait aucune homogénéité au niveau des interviewers: la cueillette des données ne fut aucunement systématique. Malgré le nombre relativement élevé d'informateurs, il nous était donc impossible de prétendre à la précision statistique. Nous avons eu recours à l'analyse qualitative par thème.

Le schéma d'entrevues prévoyait neuf dimensions: la famille, la religion, l'éducation, l'économique, les loisirs, les relations entre garçons et filles, la jeunesse, l'avenir et la politique. Au moment de l'analyse, nous avons regroupé le thème de l'avenir avec la dimension éducation et éliminé le thème de la politique, qui offrait peu d'intérêt, surtout à cause du petit nombre d'informateurs qui ont élaboré sur ce point.

Pour chacune de ces dimensions, nous avons cherché les valeurs qui sous-tendent les conceptions, les comportements, les perceptions des parents et des jeunes, de façon à pouvoir apprécier si les deux générations adhèrent ou non à un système de valeurs, si celui-ci est déterminé par l'appartenance à un même groupe d'âge ou à un même milieu socio-économique. Trois indicateurs principaux ont orienté notre analyse: la conception du dialogue selon chaque groupe, l'écart entre la conduite idéale et la conduite effective, la perception des deux groupes d'âge selon l'autre groupe.

Nous présentons ici l'analyse de trois de nos dimensions : la famille, la religion et l'éducation. Ces dimensions nous paraissent suffisantes pour fonder le diagnostic que nous proposons en conclusion, mais celui-ci s'appuie également sur les quatre autres dimensions retenues.

I. LA FAMILLE

« La famille moderne ne peut plus remplir les nombreuses fonctions qu'elle remplissait autrefois. Il n'y a aucune famille, à l'heure actuelle, capable de créer un milieu suffisant pour intéresser les enfants à tous moments. Par conséquent, il faut prendre le risque, accepter qu'ils aillent à l'extérieur. Il faut les prévenir, les informer, les préparer à ce qui les attend à l'extérieur et leur donner une philosophie de la vie de loisirs, les habituer à un comportement de gens responsables. »

(Un père de Sainte-Foy.)

« Je pense qu'il y a plus d'esprit de famille dans la classe ouvrière parce que l'esprit de famille, ça naît d'un climat d'entraide. »

(Un père de Saint-Sauveur.)

a) Conception de la famille à Sainte-Foy

1. Les parents

Fonction de solidarité. C'est avec nostalgie que certains parents de Sainte-Foy parlent de la solidarité familiale. Lorsqu'ils évoquent « l'esprit de famille », l'image de la famille traditionnelle surgit : « Il y a un attachement, c'est plus un sentiment qu'une expression. Il y a des moments où c'est possible de voir l'esprit de famille, comme, par exemple, aux Fêtes, à Pâques, pendant les vacances. C'est typique des Canadiens français, mais plus les générations passent, plus la coutume disparaît », dit un père de Sainte-Foy.

La solidarité qui découlerait de cet esprit de famille a une saveur folklorique. Pour ces parents, l'esprit de famille demeure lié à la famille étendue et souvent, à la terre paternelle. Le fait de ne pas retrouver les mêmes liens d'interdépendance au sein de leur propre famille nucléaire les inquiète.

On comprend leur désarroi lorsqu'ils tentent, sans beaucoup de succès, de recréer ce type de liens en organisant, par exemple, des activités familiales. Car à mesure qu'ils grandissent, leurs enfants offrent de plus en plus de résistance à ce genre de participation à la vie de famille. Les parents rendent alors l'ère moderne, la télévision, les amis de leurs enfants responsables du fait que « l'esprit de famille est à la baisse ».

D'autres parents espèrent créer à tout le moins une certaine solidarité en fournissant des biens et services à leurs enfants. Ils diront : « Si les enfants sont bien, ils vont rester. J'ai fini le sous-sol pour eux et leurs amis » ou « Je les trimbale partout où ils veulent aller ». À leurs yeux, procurer du confort équivaut

à un moyen d'établir des liens durables. « Puisqu'ils ont tout ce qu'il leur faut à la maison », les jeunes seront moins tentés par le monde extérieur.

Enfin, un petit nombre de parents estiment qu'il est possible d'avoir une famille unie et solidaire, « s'ils s'en occupent sérieusement ». Par leur présence, leur surveillance, leur compréhension, ils parviendront à façonner des liens qui sauront résister au temps, de sorte que devenus grands, les enfants continueront à être en relation étroite aussi bien avec leurs parents qu'entre frères et sœurs.

Fonction de sécurité psychologique. La majorité des parents de Sainte-Foy expriment leur conception de la famille en termes de sécurité psychologique plutôt que de solidarité. La famille doit d'abord et avant tout créer un climat propice à l'épanouissement de ses membres. Selon l'opinion du plus grand nombre, « la famille est un besoin pour les jeunes lorsqu'ils sont inquiets » ; « la famille n'est pas une pension ; si les parents savent créer un climat de chaleur et d'entraide, alors l'éducation est possible » ; « la famille est un refuge : les jeunes y font le plein d'essence », pour pouvoir ensuite affronter le monde extérieur. Ces parents conçoivent la famille comme un abri, un endroit où refaire ses forces. La vie moderne est source de tensions et la vie familiale devrait répondre aux besoins de détente psychologique qu'éprouvent et les parents et les jeunes.

Au niveau du comportement verbal tout au moins, ces parents de Sainte-Foy semblent bien différents de ceux qui parlent de la solidarité en termes de stéréotypes modelés sur la famille traditionnelle. Ils attribuent à la famille un rôle nouveau quoique difficile à remplir. Il est possible que leur comportement effectif ne soit pas conforme à ce comportement verbal, que le vécu quotidien s'avère chargé de tensions incompatibles avec l'accomplissement de la fonction de sécurité psychologique. Il n'en demeure pas moins qu'au niveau de la conception, les deux groupes de parents accusent des différences manifestes.

Fonction de socialisation. Pour la famille, remplir ses fonctions se complique du fait qu'elle n'est plus nécessairement le principal agent de transmission des valeurs. Les parents de Sainte-Foy se rendent bien compte que les intérêts des jeunes débordent le cadre de la vie de famille et cela, bien avant la puberté. Comme l'exprime si bien le père cité en exergue à ce chapitre : « Il n'y a aucune famille à l'heure actuelle capable de créer un milieu suffisant pour intéresser les enfants à tous moments. »

Ambivalents devant les phénomènes introduits par le changement, les parents ne savent pas très bien comment concilier la fonction de socialisation de la famille — leur rôle d'agents de transmission des valeurs — et la fonction de sécurité psychologique. Car ils sentent tous, plus ou moins confusément, que leurs valeurs entrent en conflit avec d'autres valeurs qui sollicitent les jeunes. Mais ils n'ignorent pas non plus que c'est seulement dans la mesure où ils se seront mérité la confiance de leurs enfants, par leur compréhension et leur affection, qu'ils jouiront à leurs yeux de la crédibilité nécessaire pour remplir adéquatement leur rôle de socialisateurs. Tout se passe comme si remplir la

fonction de sécurité psychologique était devenu une condition préalable à une socialisation tant soit peu efficace.

Enfin, phénomène particulier à Sainte-Foy, quelques parents croient que leur rôle le plus pressant consiste à équiper les jeunes pour faire face au monde extérieur. Il importe avant tout de les aider à comprendre les situations qu'ils affrontent, à adopter une ligne de conduite personnelle, à ne pas suivre aveuglément leur groupe de pairs. Dans un mouvement incessant de va et vient, l'enfant passe de la famille au monde extérieur, revient à la famille, faisant ainsi progressivement au cours des années l'apprentissage de la liberté et de la responsabilité, selon un dosage affectueux et confiant. Car il sent ses parents en accord avec le siècle même s'ils le trouvent parfois périlleux.

La majorité des parents ne partageant toutefois pas cette conception. Leur grande préoccupation est précisément la crainte que le groupe des pairs ne soit l'influence dominante sur le comportement de leurs enfants. Souvent, ils ne sont pas loin de voir dans ce groupe une société parallèle, avec sa culture propre. Et, partant, ils redoutent que la famille ne réussisse à remplir ni sa fonction de sécurité psychologique, ni sa fonction de socialisation.

2. *Les jeunes*

À l'inverse de leurs parents, peu de jeunes de Sainte-Foy ont connu la famille étendue. Certains perçoivent que, pour leurs parents, la famille étendue est « le lieu où l'on cherche à régler les problèmes de tout le monde ». Cette attitude qui déplaît à tous semble particulièrement détestable aux yeux des garçons plus âgés. Malgré la diversité des opinions, l'impression dominante qui se dégage est que l'intérêt des jeunes n'est pas du côté des activités familiales.

Si les parents parlent assez volontiers de leur conception de la famille, les jeunes expriment la leur indirectement, en référant à la vie familiale. En les regroupant par l'analyse, selon les fonctions attribuées à la famille, on s'aperçoit que la fonction de sécurité psychologique domine. C'est là, nous disent les jeunes, la tâche première de la famille. D'après la distribution de leurs opinions, les cas d'échecs sont aussi nombreux que les cas de succès.

Les jeunes qui « se sentent bien chez eux » attribuent ce fait à la compréhension de leurs parents et à la qualité du climat familial. Ils citent parfois le bonheur de leurs parents, « le fait qu'ils s'aiment », pour rendre compte de leur propre sécurité. Ils disent aussi que s'ils n'étaient pas heureux à la maison, « ils chercheraient ailleurs, dans la drogue, par exemple ». Il semble à certains d'entre eux que les parents soient davantage en mesure de se consacrer à l'éducation de leurs enfants lorsque la famille n'est pas nombreuse.

Chez les jeunes qui affirment manquer de sécurité, quelques-uns croient qu'il en aurait été tout autrement si leurs parents avaient été heureux ensemble. Le plus grand nombre fait porter le blâme sur l'aisance du milieu, le matérialisme des parents, l'absence du père. À propos de la sécurité matérielle,

ils disent qu'« on en revient », que « beaucoup de confort n'amène pas le bonheur ». Ils déplorent leur vie trop facile : « J'aimerais avoir plus de misère pour m'habituer à me débrouiller », « ça nous empêche d'avoir conscience des grands problèmes ». L'exemple le plus frappant est le suivant : « J'ai mon sous-sol, ma télévision, ma salle de bain, mon orchestre, mais je n'ai aucune sécurité psychologique face à mon père, et ma mère est tannante. » On procure à ce jeune plus de biens qu'il n'en peut désirer mais l'essentiel lui manque. Il a l'impression d'avoir des relations avec des choses, non avec des personnes. Il n'a pas le sentiment d'appartenir à une famille.

Près de la moitié des jeunes de Sainte-Foy parlent de l'absence fréquente du père. Un tiers observent que ce phénomène est normal, étant donné les exigences du travail de leur père. Ils ne semblent pas être perturbés par ce fait. Lorsque leur père vient manger à la maison le soir, « c'est un cadeau » et ils se hâtent « de rattraper le temps perdu ». Les autres, chez qui l'on retrouve surtout les garçons de seize à dix-huit ans, disent que l'absence de leur père les a marqués énormément. « Plus on vieillit, plus on se rend compte que ça nous a manqué. »

Il faut souligner que le besoin de sécurité psychologique s'exprime de plus en plus clairement à mesure que l'adolescent vieillit. On constate une nette différence dans la fréquence des opinions exprimées par les jeunes de quatorze ou quinze ans et ceux de seize à dix-huit ans.

En comparant les opinions des deux groupes d'âge, on se rend compte que l'importance de la fonction de sécurité psychologique est aussi grande aux yeux des parents de Sainte-Foy qu'à ceux de leurs enfants. On peut donc conclure à l'homogénéité de la conception de la famille dans ce milieu. Un point cependant retient l'attention. Lorsqu'ils parlent du climat familial nécessaire à l'accomplissement de la fonction de sécurité psychologique, les parents insistent sur la nécessité de leur présence auprès des enfants. Pourtant, les adolescents sont nombreux à déplorer l'absence de leur père. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, beaucoup plus qu'à une conception de la famille, les jeunes, à l'inverse de leurs parents, réfèrent à leur expérience quotidienne. Les parents se situent au niveau du comportement verbal, voire même idéal parce qu'ils savent rationnellement l'importance de leur présence. Nous aurons l'occasion au cours du chapitre sur l'éducation de revenir sur cette question.

b) Conception de la famille à Saint-Sauveur

1. Les parents

Fonction de solidarité. Les parents de Saint-Sauveur, loin de se demander si la solidarité existe encore entre les membres de la famille, en parlent comme d'une réalité de tous les jours. « L'esprit de famille, dit l'un d'eux, c'est se rendre

des services. » Placés dans une situation économique difficile, ils s'en ouvrent très volontiers à leurs enfants. En retour, ces derniers, tout en trouvant cette situation parfois pénible, la partagent avec leurs parents. Les soucis quotidiens créent entre les membres de la famille de Saint-Sauveur des liens d'interdépendance d'une intensité dont on ne rencontre pas l'équivalent à Sainte-Foy. « Je pense qu'il y a plus d'esprit de famille dans la classe ouvrière, parce que l'esprit de famille, ça naît d'un climat d'entraide. Chez les gens à revenus moins élevés, tout le monde fait sa petite part pour apporter un peu d'argent ou pour réduire ses dépenses afin d'équilibrer le budget. C'est déjà un point qui forge l'esprit de famille qui, à mon avis, est moins fort chez ceux qui gagnent un gros salaire parce qu'ils n'ont pas de problèmes de ce côté-là », dit un père de Saint-Sauveur.

Cette citation illustre parfaitement la différence observée entre le milieu de Sainte-Foy et celui de Saint-Sauveur où les difficultés socio-économiques tissent des liens tels, qu'ici, la solidarité semble entraîner la sécurité psychologique.

Fonction de sécurité psychologique. Nous ne voudrions pas laisser entendre que la sécurité psychologique laisse les parents de Saint-Sauveur indifférents. À leurs yeux, elle découle de la solidarité. Convaincus, d'une part, que la solidarité est la fonction la plus importante de la famille, persuadés d'autre part, de son existence au sein de leur propre famille, les parents de Saint-Sauveur s'inquiètent moins de savoir s'ils ont réussi ou non à créer un bon climat familial. Aussi donnent-ils l'impression d'aborder la question de la famille avec plus de confiance et de sérénité que les parents de Sainte-Foy.

Par contre, quelques-uns paraissent démissionner devant la complexité de la vie moderne, de la vie familiale, de l'éducation des enfants. Ils se disent dépassés, désapprouvent les jeunes, considèrent qu'il est devenu impossible de les éduquer. Aucune des variables dont nous disposons, à savoir l'âge, la scolarité, l'occupation, le nombre d'enfants ne nous permet d'expliquer cette attitude de démission de façon satisfaisante puisqu'elles ne nous ont fourni aucun indice de différenciation avec l'ensemble des parents de Saint-Sauveur. Ce type d'opinions ne se rencontre que dans ce milieu, chez un petit nombre d'interviewés des deux générations.

Nous serions portés à penser cependant que pour le groupe des démissionnaires, faute de solidarité, l'univers familial s'écroule. Tout se passe comme si, en l'absence des liens créés par les difficultés socio-économiques, il devenait impossible de trouver un autre type de relations familiales. Et alors, tant du côté des parents que du côté des enfants, étant donné que le vide semble impossible à combler, la famille ne présenterait plus aucune valeur.

Fonction de socialisation. Devant le phénomène du groupe des pairs de leurs enfants, on note plusieurs genres de réactions chez les parents de Saint-Sauveur. Certains considèrent qu'il est normal pour les jeunes, à partir d'un certain âge, de se sentir plus à l'aise avec leurs amis qu'avec leurs parents : « Ils restent à la maison s'ils y sont heureux jusque vers seize ou dix-sept ans. Après ça, ils prennent le large. » Selon ces parents, il ne faut pas s'étonner que les

jeunes préfèrent leurs amis à la famille. Il s'agit là d'un phénomène passager, propre à l'adolescence. Les parents doivent accepter le fait, en même temps que les amis de leurs enfants, s'ils veulent à leur tour être acceptés par leurs enfants. « Ils ont plus l'esprit de "gang" que de famille. Ça revient après vingt ans. »

D'autres parents privilégient la famille. Ils estiment que « les jeunes abusent et ne sont pas capables de se passer de leurs amis ». Éduquer les enfants, c'est-à-dire leur transmettre des valeurs, présente des difficultés, « parce qu'ils sont plus influençables par leurs amis ». L'influence du groupe des pairs compromet l'exercice de l'autorité et parfois l'existence de la solidarité.

Les parents de Saint-Sauveur qui jugent que « la famille fonctionne bien » ne trouvent pas que le groupe des pairs vient en conflit avec la famille. Dans l'ensemble, ils verbalisent moins d'inquiétude sur le sujet que ceux de Sainte-Foy. Tout se passe comme s'ils étaient plus sereins face à leur rôle de parents, plus assurés de bien le remplir.

2. Les jeunes

Fonction de solidarité. Sur la question de la famille étendue, les jeunes de Saint-Sauveur sont partagés. Si certains aiment bien les réunions de famille « parce qu'on rit » et que s'amuser ensemble « est un moyen d'union », un même nombre n'y trouve aucun intérêt et considère que « c'est du placotage ». Dans ce milieu aussi, ce sont les garçons plus âgés qui s'opposent le plus à ce genre d'activités comme aussi à la plupart des activités familiales. Sur ce point, les jeunes des deux milieux sont du même avis.

En ce qui a trait aux relations entre frères et sœurs, on observe des réactions identiques à celles de Sainte-Foy, vis-à-vis des frères « puritains » et des sœurs jugées trop soumises ou trop affranchies, selon l'âge de l'interviewée. Le type de relations avec l'aîné de la famille est cependant particulier à Saint-Sauveur. Souvent parce que plus instruit que ses parents, il est perçu par les plus jeunes comme un guide, comme celui qui peut venir en aide. Il arrive que l'aîné trouve la tâche lourde car si « tous peuvent lui demander conseil et se confier, lui n'a personne vers qui se tourner ».

Quant aux relations avec les parents, elles sont très étroites. Partager très tôt des responsabilités avec les parents accroît la confiance mutuelle. Grâce à l'entraide, « il y a moins de discorde » et « on ne sera jamais délaissé ».

Le fait « d'avoir appris à se débrouiller jeune », « d'avoir des responsabilités auprès des frères et sœurs plus jeunes » donne à l'adolescent de Saint-Sauveur un sentiment d'appartenance à sa famille d'une qualité inconnue à Sainte-Foy. La solidarité lui procure, en même temps, un sentiment d'utilité. Bien que parfois lourdes à porter, ses responsabilités ne l'attachent que plus étroitement à sa famille. De la nécessité de son apport à ses parents, découle pour l'enfant un rôle clairement défini.

Fonction de sécurité psychologique. Chez les parents de Saint-Sauveur, on

peut presque parler d'identité entre solidarité et sécurité psychologique. Chez les jeunes, la sécurité psychologique dérive en partie seulement de la solidarité. Ils affirment volontiers qu'il ne faut pas confondre sécurité psychologique et sécurité matérielle: « C'est l'affection qui compte quand on a des problèmes à régler et non les cadeaux », « on se sent protégé même s'il n'y a pas de luxe ». Tout comme les jeunes de Sainte-Foy et en aussi grand nombre qu'eux, les jeunes de Saint-Sauveur parlent de la sécurité psychologique en termes de besoin. « Se sentir heureux à la maison » réfère au climat d'affection et de compréhension que les parents ont réussi à créer.

On rencontre aussi des jeunes qui déplorent l'absence de sécurité psychologique, mais ils sont moins nombreux qu'à Sainte-Foy. Ceux-là ne sont pas à l'aise dans leur famille « parce qu'ils ne peuvent pas parler ». Ils blâment leur père qui « ne les a pas protégés », qui « les a abandonnés ». Comme à Sainte-Foy, plus l'adolescent vieillit, plus il se rend compte de la nécessité de la sécurité psychologique et plus il en souffre lorsqu'elle lui a manqué.

Dans le milieu de Saint-Sauveur, les deux groupes d'âge s'entendent sur l'importance de la fonction de solidarité dans la famille. On peut donc parler d'une conception homogène de la famille, même si les jeunes se révèlent plus sensibles que leurs parents à la fonction de sécurité psychologique qui, pour ces derniers, découle automatiquement de la solidarité.

c) Comparaison entre les milieux

Le contraste le plus frappant réside dans la primauté accordée à la solidarité à Saint-Sauveur et à la sécurité psychologique à Sainte-Foy. La similitude des opinions est beaucoup plus marquée entre milieux qu'elle ne l'est entre groupes d'âge. Bien sûr, les parents des deux milieux partagent quelques inquiétudes, quoique plus vives en banlieue, notamment sur l'influence néfaste que peut avoir le groupe des pairs sur leurs enfants relativement à la fonction de socialisation de la famille. De même, les jeunes se rencontrent sur l'importance de la sécurité psychologique.

Mais la différence la plus nette est du côté du milieu. Tout en insistant sur la nécessité de créer un climat propice à l'établissement de liens familiaux durables, les parents de Sainte-Foy manifestent beaucoup d'anxiété. Ils manquent de confiance en eux et, devant l'évolution rapide de l'environnement, s'interrogent sur l'attitude à adopter face à leurs enfants. Cette indétermination ne peut qu'être ressentie par les enfants et, sans doute, cela explique-t-il l'insistance sur la sécurité psychologique que l'on observe de part et d'autre,

C'est précisément ce flottement qu'on ne retrouve pas chez les interviewés de Saint-Sauveur. À l'exception des « démissionnaires », les parents paraissent plus sûrs d'eux. Il semble bien qu'à cause du type de solidarité engendrée par les

conditions de vie, les relations entre parents et enfants soient mieux définies dans ce milieu.

Cette différence dans la conception de la famille se confirme si nous examinons deux indicateurs spécifiques, l'autorité et le dialogue.

1. *L'autorité*

En matière d'autorité, les jeunes de Sainte-Foy se montrent plus critiques de leurs parents que ceux de Saint-Sauveur. Ils savent cependant que leurs parents le leur rendent bien. En effet, si certains parents se plaignent de ne pouvoir contrôler les jeunes, certains jeunes, eux, se plaignent de ce que leurs parents ne les prennent pas au sérieux, leur reprochent leur manque de maturité et, en général, ne leur font pas confiance. De l'avis de plus de la moitié de ces jeunes, ce sont les pères qui jugent ainsi leurs fils.

Cette perception des critiques parentales ne se rencontre que chez les jeunes de Sainte-Foy. Elle provient vraisemblablement de l'attitude plus hiérarchique observée chez les parents de ce milieu. Par ailleurs, si l'on note à Saint-Sauveur une tendance plus forte vers la démocratisation des rapports entre parents et enfants, on ne peut dire qu'elle soit absente en banlieue. Dans les deux quartiers, nous avons constaté l'existence de plusieurs types d'exercice de l'autorité. Mais dans l'ensemble, il y a plus de relations du genre démocratique à Saint-Sauveur et les relations parents-enfants semblent plus tendues à Sainte-Foy.

2. *Le dialogue*

Un grand nombre d'interviewés expriment leur opinion sur le dialogue. Des quatre groupes, c'est celui des jeunes de Saint-Sauveur qui en parle le plus (96%), suivi des jeunes de Sainte-Foy (83%), et finalement, à part égale, des parents des deux milieux (75%).

Tous abordent le dialogue comme un phénomène nouveau. Il est normal, par exemple, que les parents éprouvent de la difficulté à amorcer le dialogue car « ce n'était pas à la mode dans leur temps » ; « c'est plus facile avec ma mère qui a toujours vécu en ville. Mon père a gardé sa mentalité campagnarde » et « ma mère a été élevée de façon traditionnelle avec des principes autoritaires, alors c'est difficile de lui parler ». Une mère dit : « J'ai souffert de l'autorité autrefois, j'essaie d'agir autrement. »

On est donc conscient que l'existence du dialogue symbolise la rupture avec un passé où seuls les adultes avaient droit de parole. À ce titre, la possibilité du dialogue entre parents et enfants apparaît comme la concrétisation de rapports plus démocratiques entre les générations.

Pourtant, dialoguer demeure difficile. On a du mal à accepter autrui sans porter de jugement de valeur. Les jeunes de Sainte-Foy sont les plus nombreux à

parler dans ce sens. « On ne peut se comprendre parce que les parents ont une mentalité matérialiste et qu'ils classent tout. » « On veut bien dialoguer, mais les parents ne comprennent pas, alors ça ne donne rien. » « Je voudrais un père ami. C'est une affaire de générations parce que j'ai le même problème avec mon frère aîné : mon père et mon frère cataloguent tout. » « On a des conflits parce qu'on n'est pas dans le même monde. »

Parmi les jeunes de Saint-Sauveur, ceux pour qui le dialogue pose aussi des problèmes à cause de la difficulté d'accepter les différences entre les groupes d'âge, on ne s'exprime pas autrement : « le dialogue est inutile parce qu'il y a une distance entre les générations » ; « c'est comme s'il y avait une barrière entre les parents et les enfants ».

Du côté des parents, on dit qu'« il faut que les parents admettent que les jeunes pensent différemment et que les jeunes respectent les idées des parents » ; que « s'il y a un mur entre parents et enfants, c'est qu'il a été construit », qu'« il faut savoir choisir le moment opportun pour dialoguer ». Si « accepter qu'on est différents est nécessaire pour dialoguer », il n'en demeure pas moins que le dialogue est difficile parce que « transmettre l'expérience ne suffit plus : les temps ont trop changé ». On se console en constatant que « ce n'est pas mieux chez les autres ». D'ailleurs « c'est la faute des jeunes, ils pensent toujours que les parents veulent faire des sermons. Ils savent toujours tout » ; « les jeunes sont "ostineux", ils ont des idées barbares, ils n'admettent pas leurs torts et ne profitent pas de l'expérience des parents ».

Devant l'impossibilité du dialogue, certains jeunes optent pour « le placotage », en guise de compromis. Ils entretiennent leurs parents de leurs besoins matériels, de leurs cours et des professeurs, de certains aspects de leurs loisirs. Ils évitent cependant de leur parler de « leurs vrais problèmes » et de leur faire part de « leurs vraies opinions ». C'est à leurs amis qu'ils iront plutôt se confier ou parfois à leurs frères et sœurs qui « eux, ne jugent pas, mais comprennent » ; « si j'avais un problème, j'en parlerais à mes amis d'abord, à ma mère ensuite ». Aux parents, « on ne parle pas de tout, comme ça il n'y a pas de conflit », puisque « si on va au bout de nos idées, tout le monde se fâche » ou « on se ferait punir » ; « on leur cache des choses parce qu'ils ne comprendraient pas ».

Dans la recherche des causes qui font obstacle au dialogue, le refus de l'acceptation des différences entre les générations est perçu comme la principale. Cette opinion est surtout le fait des jeunes et plus particulièrement de ceux de Sainte-Foy. Tout comme on les retrouvait plus nombreux que les jeunes de Saint-Sauveur à contester l'autorité de leurs parents, ils sont aussi les plus enclins à reprocher à leurs parents de ne pas les accepter comme ils sont.

Les jeunes ne demandent pourtant qu'à être écoutés et rassurés. Mais ils refusent d'être bernés. « Pour être intéressants », dit un jeune de Sainte-Foy, « les parents devraient apporter leur expérience intime ; souvent, ce n'est même pas leur expérience à eux qu'ils nous servent ». Tandis qu'un jeune de Saint-Sauveur s'écrira en référant au temps où ses parents étaient jeunes : « Je ne crois pas à la

génération tranquille dont ils parlent, mais ils doivent donner l'exemple. » À la recherche de l'authenticité, les jeunes sont heurtés par des attitudes qui leur révèlent des parents plus soucieux de leur image que de la qualité de l'échange.

Quelquefois, à Saint-Sauveur, du côté des parents aussi bien que du côté des jeunes, on a tendance à rendre le manque de scolarité des parents responsable de l'impossibilité du dialogue. Les jeunes parlent de la timidité naturelle de leurs parents alliée à leur faible degré d'instruction : « J'ai l'impression que mes parents comprendraient et aussi que nous, les enfants, on pourrait les aider à régler leurs problèmes, s'il y avait dialogue. Mais leur manque d'instruction leur nuit et aussi le fait qu'ils sont gênés. » Cette timidité peut être causée soit par leur propre éducation familiale qui ne favorisait pas la verbalisation, soit par le sentiment d'insécurité qui découle de leur peu d'instruction : « On ne peut rien leur donner parce qu'on n'est pas instruits. Ils ont la télévision ou leurs amis pour répondre à leurs questions, sur la sexualité, par exemple. »

Ce manque de confiance des parents de la ville vis-à-vis de leur capacité de dialoguer vient en contradiction avec l'assurance observée chez la majorité d'entre eux tant à propos de la conception de la famille que de l'exercice de l'autorité. À cette constatation s'ajoute le fait que les jeunes de Saint-Sauveur sont beaucoup moins nombreux que ceux de Sainte-Foy à croire en la possibilité du dialogue avec leurs parents. De plus, dans l'ensemble, les parents de Sainte-Foy manifestent une attitude plus positive que ceux de Saint-Sauveur à l'égard du dialogue. Donc, si le dialogue témoigne de la « distance entre les générations », on se rend compte que ce phénomène nouveau se concrétise différemment selon les milieux. À Sainte-Foy, et non à Saint-Sauveur, le dialogue semblerait une solution possible.

d) Conclusion

Les difficultés de la vie quotidienne entraînent entre les membres de la famille de Saint-Sauveur des liens d'interdépendance qui semblent faciliter les relations entre parents et enfants. Les rôles y sont mieux définis qu'à Sainte-Foy. Face au comportement à adopter envers les jeunes, la majorité des parents de la ville n'éprouve pas le sentiment d'incertitude caractéristique de la banlieue.

Dans ce dernier milieu, l'imprécision des rôles expliquerait l'insistance avec laquelle on traite du besoin de sécurité psychologique. La facilité de la vie matérielle ne favorise pas la création de liens d'interdépendance tels qu'on les rencontre à Saint-Sauveur. Ce facteur rendrait compte du fait qu'à Sainte-Foy, le changement est davantage ressenti. La rapidité avec laquelle il s'est effectué n'a pas permis aux parents de Sainte-Foy d'intérioriser de nouvelles valeurs qui viendraient sous-tendre leurs relations avec leurs enfants. C'est pourquoi ils souhaiteraient que la famille puisse affronter le changement en réussissant à

créer un climat serein. Ils sont nombreux à jeter le blâme sur la vie moderne pour justifier leur impuissance lorsqu'ils n'y parviennent pas.

Les parents de Sainte-Foy redoutent davantage que ceux de Saint-Sauveur les amis de leurs enfants en tant que groupe de référence susceptible d'avoir plus d'influence sur la famille. Pourtant, certains d'entre eux sont les seuls à concevoir la famille comme ayant d'abord à remplir un rôle de liaison entre la vie privée et le monde extérieur. La fonction majeure de la famille ne consiste pas à en faire une sorte d'abri protecteur mais bien un lieu où l'on prépare les enfants à faire face à la vie. Ces parents sont également les seuls à accepter le changement. On verrait ici l'émergence d'un rôle nouveau pour la famille qui serait moins de fournir la sécurité psychologique que d'assurer la liaison entre la vie privée et la vie publique.

Les parents de Sainte-Foy sont aussi plus désemparés que ceux de Saint-Sauveur par rapport à l'exercice de leur autorité. Ils hésitent constamment entre la sévérité et la permissivité. Ils sont plus critiques à l'endroit de leurs enfants. En retour, ceux-ci contestent davantage l'autorité de leurs parents et se montrent plus rebelles à toute forme de contrôle. L'insistance des parents de Sainte-Foy sur la valeur du dialogue s'explique comme une tentative d'éclairer les rapports, de clarifier les situations. Dans cette perspective, la nécessité du dialogue serait moins impérieuse à Saint-Sauveur.

Lorsque des parents de Sainte-Foy tentent de s'attacher leurs enfants par le biais des biens matériels, ils exercent sur eux une domination. Par réaction, ces jeunes se placent dans un rôle d'exploiteurs. Ce sont eux sans doute qui parleront de négociation à propos des permissions à soutirer à leurs parents. Ce marchandage ne peut guère contribuer à rendre serein le climat familial.

Les parents de Saint-Sauveur s'inquiètent beaucoup moins de savoir s'ils ont réussi à créer un climat favorable à l'épanouissement des relations avec leurs enfants. Il est vrai que l'âpreté de la vie en milieu défavorisé ne laisse guère de champ libre aux préoccupations de ce genre. De toute façon, puisqu'ils trouvent satisfaisantes leurs relations avec leurs enfants, on ne voit pas pourquoi ils se feraient des soucis. Les parents désabusés, ceux qui ne croient plus à la valeur de la famille, ceux qui se disent « démissionnaires » sont la seule exception à cette satisfaction.

L'attitude des jeunes de Saint-Sauveur face à leurs parents est bien différente de celle des jeunes de Sainte-Foy. Le fait de se sentir utiles à leurs parents contribue à faire naître chez eux un sentiment d'appartenance à leur famille beaucoup plus fort que celui observé à Sainte-Foy. Il leur semble tout à fait normal que leurs parents exercent sur eux une autorité jugée acceptable à condition qu'elle s'accompagne d'explications. Bien qu'ils constatent qu'il leur est difficile à eux aussi d'admettre le point de vue de leurs parents, ils se révèlent beaucoup moins critiques à leur endroit que les jeunes de Sainte-Foy.

La prépondérance de la variable socio-économique sur la variable âge aussi bien quant à la conception de la famille qu'à l'exercice de l'autorité et au

dialogue est manifeste. À Saint-Sauveur, les difficultés socio-économiques forment une sorte d'écran protecteur contre le changement. Les liens d'interdépendance y sont quasi liés à la survie. Les rapports entre parents et enfants ont évolué vers une forme plus démocratique en continuant pour ainsi dire à se situer à l'intérieur du cadre de la solidarité, propre à la famille traditionnelle.

Ne s'appuyant plus sur le même type de solidarité parce qu'elle ne lui est pas imposée par les réalités de la vie quotidienne, la famille de Sainte-Foy est en même temps plus perméable et plus vulnérable au changement. Elle est en mutation vers un nouveau type de relations, mais le passage n'est pas encore effectué.

II. LA RELIGION

a) *Conception des parents*

1. *La religion*

On peut parler en gros de trois catégories de conceptions de la religion. Parmi ceux qui appartiennent à une première catégorie, un certain nombre de parents, légèrement plus élevé à Saint-Sauveur qu'à Sainte-Foy, éprouvent de la difficulté à différencier la religion de la morale. Pour eux, « la religion, c'est la morale », « elle aide à vivre dans les normes », « les lois sont nécessaires, sinon c'est la débandade ». La religion apparaît comme un donné : « il ne faut pas se poser trop de questions ». Elle n'est pas une adhésion individuelle mais collective : « je ne crois pas à une religion personnelle, parce que c'est l'exemple qui entraîne ».

À peine quelques personnes, seulement des mères et toutes en provenance de Saint-Sauveur, prennent place dans une deuxième catégorie. Le changement dans l'Église a entraîné leur désaffection : « On ne se retrouve plus. » Elles ont l'impression d'avoir été bernées par les prêtres, « on s'est fait faire des accroires par les curés toute notre vie ». Devant ce qu'elles estiment être un abus de confiance, leur réaction est le rejet total. Pour elles aussi, la religion était indissociable de la morale. On a l'impression d'être en présence de personnalités autoritaires, incapables de s'adapter au changement, toujours situées à un extrême, dichotomisantes.

La majorité des parents cependant se retrouve dans une troisième catégorie. Selon eux, « la religion donne un sens à la vie », « ce n'est pas une loi, c'est la vie » ; « il faut croire en un être supérieur » ou « il faut un boss ». Elle apporte la sécurité, « elle est un refuge pour les faibles ». On admet volontiers à Sainte-Foy que l'appartenance à une confession plutôt qu'à une autre est le fait du hasard, du milieu d'origine, mais une fois constaté cet état de fait, rien n'empêche que la religion ne devienne « une recherche et un engagement constants ». La religion, « c'est d'abord la foi : Dieu peut tout », c'est encore « un frein aux choses épouvantables qui se passent dans le monde actuel ».

Pour un parent de Sainte-Foy, le changement a eu pour effet de « rendre la religion plus rationnelle, il y a moins de bondieuseries maintenant ». Alors qu'à Saint-Sauveur, « la religion, c'est la charité », « c'est une affaire spirituelle maintenant et non pas seulement de corps », « avant, c'était une religion de crainte, maintenant, c'est une religion d'amour ».

On observe donc des variations considérables dans la conception de la religion. Pour les parents de la première et de la deuxième catégories, on peut parler d'une conception plus « traditionnelle » de la religion, au sens où elle leur apparaît avant tout comme normative, fondée sur la tradition, valeur intériorisée au point de devenir quasi un réflexe, sur laquelle on ne s'interroge pas, innée et non pas acquise. Ils s'y conforment ou la rejettent en bloc, avec le même aveuglement. Les parents de ces deux catégories appartiennent manifestement, sur ce point tout au moins, à la personnalité de type fermé.

Chez les parents de la troisième catégorie, la conception est moins dogmatique, plus nuancée. À la fois plus sensibles au changement et plus souples, ils présentent également moins d'homogénéité dans leur conception. L'élément sécurisant de la religion — en termes d'assurances pour l'au-delà — est mentionné plus souvent à Sainte-Foy où la sécurité matérielle est tellement valorisée. Il est assez significatif aussi de ne rencontrer que dans ce milieu plus instruit, une référence à la plus grande « rationalité » de la religion depuis les changements introduits par l'Église. En ayant éliminé quelques pratiques désuètes et fait « disparaître les tabous et les principes absurdes », auxquels certains adhéraient par tradition et auxquels d'autres refusaient de se conformer parce qu'ils portaient atteinte à leur intelligence, l'Église ne semble plus, en effet, mépriser comme autrefois la nécessité d'un accord entre la foi et l'époque où elle se vit. On peut être croyant sans abjurer son intelligence, semblent dire des parents de Sainte-Foy.

À l'inverse, c'est à Saint-Sauveur seulement, où l'on n'est ni riche, ni instruit, qu'on rencontre des parents pour parler de charité et d'amour, en tant que valeurs de la « nouvelle » religion.

La majorité des parents n'accepte plus une religion « toute faite ». Il y a eu remise en question. L'éventail des conceptions témoigne d'une prise de conscience du changement. La personnalité évolue vers le type ouvert.

2. *La morale*

Qu'advient-il de la conception de la morale; va-t-on retrouver la même variété? La fréquence des réponses est ici moins grande. Même si peu nombreuses, elles marquent une telle concordance qu'elles deviennent très significatives. Tout d'abord, les parents ont du mal à voir dans la morale autre chose que des normes de comportement sexuel. Ce n'est pas impunément que le « péché de la chair » a monopolisé si longtemps la conscience québécoise. « Si on avait eu la liberté qui règne aujourd'hui, on aurait fait des folies », avoue en toute

candeur l'un d'eux. D'autres encore diront qu'il « n'y a plus de morale, on parle trop de sexe », que « ce n'est plus clair », qu'« on ne sait plus si c'est péché ou non ».

Se réjouissant de la plus grande libéralisation des normes ou la déplorant, la plupart réfèrent au contrôle des naissances, à la pilule anovulante, à l'avortement, au divorce, aux relations sexuelles extra-conjugales, cette tendance étant plus marquée à Sainte-Foy qu'à Saint-Sauveur. Étant donné cependant que l'Église a conservé sensiblement la même position par rapport à toutes ces questions, on est justifié de dire qu'il s'agit moins, pour ces parents, de normes dérivant de la religion catholique que de normes sociales. Le milieu québécois étant devenu plus tolérant par rapport à la sexualité, il s'ensuit que les normes ont elles aussi évolué. Les parents de Sainte-Foy semblent éprouver plus de satisfaction devant ce changement que ceux de Saint-Sauveur.

Un certain nombre de parents des deux quartiers s'entendent pour trouver le monde actuel inquiétant. Accorder ses actions à la morale est plus exigeant aujourd'hui que dans leur jeunesse car cela implique des choix : « il n'y a plus de réponses, alors, c'est plus difficile », « c'était plus facile avant, on savait quoi faire », « c'est terrible cette absence de normes ».

On rencontre aussi des parents heureux « de l'élimination des tabous », « avant, tout était péché ». Dans ce cas, on se montre favorable aux nouveaux modèles de comportement mais « à condition d'avoir des principes, sur le sexe, par exemple ».

Les parents, dans l'ensemble, ont donc l'impression de pouvoir respirer plus à l'aise que dans leur jeunesse, mais cet air de liberté comporte des dangers.

3. Normes idéales et comportements

Quelle sorte de cohérence y a-t-il entre la conception de la religion que se font les parents et leur conception de la morale? La majorité des parents, on s'en souvient, appartenait à la troisième catégorie de conception de la religion, c'est-à-dire à celle où se manifestent des indices d'évolution vers une personnalité de type ouvert. Par ailleurs, dans les deux premières catégories, les parents à type de personnalité fermée reliaient d'emblée religion et morale, allant parfois jusqu'à les identifier. Or, on observe qu'au niveau de leur conception de la morale, la plupart des parents, et ce, quelle que soit leur conception de la religion, n'établissent de relation qu'entre morale et normes de comportement sexuel : la morale se réduit à des prescriptions touchant la sexualité.

C'est ainsi, par exemple, qu'un père de Sainte-Foy, après avoir longuement parlé de son attitude ouverte en matière de religion et de morale, se glorifie plus loin, au cours de l'entrevue, de l'incident suivant. Naguère directeur d'une École normale, il avait refusé à un jeune homme le droit de se présenter à l'examen parce qu'il avait une liaison. Sans autre forme de procès, il l'avait jugé

indigne d'enseigner. À ses yeux, la morale était sauve et tant pis s'il brisait la carrière du jeune homme.

La conception qu'ont les parents de la morale semble révéler l'existence d'un écart entre les conduites verbales et les conduites effectives chez les parents de la troisième catégorie et d'une cohérence chez les parents des deux autres. En effet, aussi longtemps qu'ils se cantonnent dans un domaine propice à la rationalisation, les parents de la troisième catégorie se montrent assez ouverts. Mais sitôt qu'ils descendent quelque peu vers le concret, on observe que leur comportement se rapproche du type de personnalité fermée. Profondément marqués par l'éducation religieuse qu'ils ont reçue, en même temps que profondément ébranlés par les remous de la société actuelle, ces parents paraissent être en pleine période de transition. Quant aux autres, ils sont davantage figés dans des attitudes conformes aux valeurs transmises.

b) Conception des jeunes

1. La religion

On rencontre des jeunes dans les trois catégories de conceptions de la religion déjà établies. Dans la première, dite « traditionnelle », on trouve des jeunes pour qui la religion est liée à la naissance, « né catholique, tu restes catholique », ou encore « la religion, c'est le contrôle de la majorité ; alors ici, on reste catholique ». La peur de la mort, de l'enfer, la croyance en la vie éternelle, le désir d'assurer son salut sont autant de composantes de cette conception sécurisante, « moyen de ne pas être seul », apportant de l'espoir.

La deuxième catégorie regroupe quelques jeunes pour qui la religion a été « inventée par les hommes » pour répondre à des besoins sociaux et psychologiques. Ils n'éprouvent pas ces besoins et, partant, ne veulent pas appartenir à une religion. On y retrouve aussi ceux dont l'attitude est identique à celle des parents de Saint-Sauveur qui ont rejeté toute forme de religion, « autrefois, la religion contrôlait tout ; maintenant, les gens se revirent contre la religion », « c'est bon pour le peuple, les gens réveillés ne croient plus ». Dans ce cas, nous serions en présence d'une attitude un peu méprisante non seulement à l'égard de la foi, mais encore à l'égard des croyants. Notons qu'à l'exception d'une jeune fille de Sainte-Foy, on ne rencontre que des garçons dans cette deuxième catégorie.

Le plus grand nombre de jeunes se retrouve dans la troisième catégorie. La religion est « un mode de vie », « c'est agir pour aider les autres », « c'est une affaire de tous les jours », « c'est la charité et l'amour ». Elle est une remise en question perpétuelle, « c'est une recherche qui dure toute la vie, les doutes aident à croire ». Autrefois, « il y avait trop de normes, aucun choix, pas de valeurs d'amour ni de justice ». Il faut « chercher, puis choisir ses valeurs personnelles » ce qui rend « la liberté lourde à porter ». On rencontre aussi « la nécessité de

croire en un être supérieur ». On note une conception beaucoup plus homogène que chez les parents de la même catégorie.

Chez ces jeunes, en effet, une attitude domine. Elle est tellement généralisée qu'elle nous permet d'affirmer qu'on est en présence d'une constante tendancielle. Il s'agit de la valeur attachée à la foi. Elle n'entraîne pas nécessairement l'adhésion à une confession car on rencontre souvent des opinions à l'effet que « toutes les religions se valent », de même que beaucoup d'intérêt par rapport aux religions autres que le catholicisme. C'est ainsi que, parlant des cours de catéchèse, les jeunes exprimeront le souhait d'être davantage informés sur toutes les religions. L'important, c'est de croire : en l'homme pour certains, en Dieu pour la majorité, mais l'accent est surtout sur la foi.

Recherche, valeurs personnelles, foi, amour et justice sont les thèmes qui reviennent le plus fréquemment. C'est pourquoi les jeunes accordent moins de valeur à la pratique religieuse que les parents, différence qui pourra causer quelque tension dans les relations intergénérationnelles.

2. *La morale*

Il y a un nombre plus grand de jeunes qui ont une conception personnelle et de la foi et de la morale. Les tenants d'une religion de type plus traditionnel auront tendance à concevoir davantage la morale en termes de normes de comportement sexuel, quoiqu'il se trouve aussi des jeunes du type « ouvert » pour adhérer à cette conception. Décidément, « la » pilule fait beaucoup parler d'elle.

Par contre, ceux pour qui la morale ne consiste pas en normes absolues ont tous une conception de la religion de type ouvert. Le mal, « c'est faire du tort aux autres ». La morale, « c'est personnel, ça dépend des situations ; celle des parents est plate parce que tout est décidé d'avance » ; « autrefois, c'était rien que des défenses, c'était passif, il faut être actif », « les gens voyaient des péchés partout, dans le fond, ils en faisaient autant, mais ils se cachaient ». « Il y a une morale naturelle, même sans religion. » Le bien « est une question d'amour », il faut savoir « adapter la morale à soi, en tenant compte du milieu », « les jeunes sont plus libres, ils veulent savoir pourquoi ». « On ne peut pas juger les autres. »

En général, les jeunes se font de la morale une conception beaucoup plus relative. Il n'y a aucune règle absolue, valable en soi, indépendamment de la situation. Ils adoptent une attitude positive. La morale ne se réduit plus à une série d'interdictions. Au contraire, elle véhicule des valeurs qui incitent à l'action, telles la charité et l'amour.

On peut dire que chez un bon nombre de jeunes, la conception de la morale est beaucoup plus en accord avec la conception de la religion que chez les parents. Ils portent d'ailleurs des jugements assez sévères sur ce qui leur paraît être la morale de leurs parents. Ils leur reprochent leur conception rigide, figée une fois pour toutes, sans tenir compte ni des gens en cause, ni des circonstances.

Les jeunes, eux, ne se reconnaissent pas le droit de juger autrui. Leur comportement effectif serait plus conforme à leur comportement verbal.

c) Perception de l'autre groupe

Dans les deux groupes d'âge, la majorité des interviewés partagent une conception de la religion correspondant à la personnalité de type plus ouvert. Cependant, à l'intérieur de cette conception, on observe moins d'unité chez les parents que chez les jeunes. Il faut noter aussi que l'aspect prise de conscience du changement qui a déterminé l'émergence d'une conception plus souple de la religion chez les parents est totalement absent chez les jeunes. Ces derniers critiquent peut-être volontiers les temps passés mais ils n'ont pas été modelés par eux. Ce qu'ils savent du changement, c'est ce que leur en disent leurs aînés puisque forcément, ils n'ont pu connaître autre chose que l'époque actuelle.

Pour ce qui est de la morale, les mêmes remarques s'appliquent. Il y a plus de ressemblance entre les deux générations parmi ceux qui identifient morale et normes de comportement sexuel. Par contre, lorsque les jeunes évaluent la situation de manière relative et qu'ils refusent de porter un jugement sur la conduite des autres, ils sont bien différents de leurs parents. Une façon d'examiner de plus près cet écart consiste à s'interroger sur la manière dont chaque groupe d'âge perçoit l'autre sur un sujet donné.

Ce qui frappe d'abord c'est de constater à quel point chaque groupe d'âge perçoit l'autre comme différent. Pour les parents, les jeunes sont plus épris de liberté ou plus libres à cause du genre d'éducation qu'ils ont reçu. Ils sont également plus favorables au changement, « c'est plus facile pour eux de s'adapter ». Leur réflexion sur la religion se fait en profondeur. Dès l'adolescence, « ils se posent les questions que nous, on ne s'est pas posé avant l'âge de trente ans », alors que « les parents étaient menés par la peur, les jeunes, eux, c'est par la conviction », « leur affaire est plus personnelle ». Certains parents trouvent que la religion des jeunes est « plus abstraite », d'autres leur reprochent « de trop chercher à comprendre » parce qu'alors, « on croit moins ».

Du côté des jeunes, ceux de Sainte-Foy ont tendance à accepter plus difficilement les différences que ceux de Saint-Sauveur. Ce sont les jeunes filles de Saint-Sauveur qui se montrent le plus tolérantes envers leurs parents. Elles comprennent que « les changements les inquiètent » et considèrent que « c'est normal », compte tenu de la faiblesse de leurs ressources. Car à Saint-Sauveur, les parents confient beaucoup de responsabilités à leurs filles, phénomène qu'on ne retrouve pas à Sainte-Foy. Cela engendre chez ces jeunes filles une attitude exceptionnellement tolérante à l'endroit des parents, toujours perçus comme « faisant leur possible ». Alors qu'au niveau des conceptions, la variable socio-économique était négligeable, on la voit poindre ici : les jeunes filles de Sainte-Foy ne partagent nullement cette attitude. Nous croyons être en présence d'un

trait propre à la sous-culture des milieux moins favorisés, trait sur lequel nous nous attarderons davantage dans la section sur l'éducation.

D'après les jeunes des deux milieux, la différence majeure entre eux et leurs parents réside dans la tendance qu'ont ces derniers à réduire la religion à la pratique. « Les parents pratiquent et ne se posent pas de question ». « 99% des adultes n'ont pas de charité même s'ils pratiquent », « je trouve que je suis plus religieux que mes parents, même si je ne pratique pas ». Les jeunes reprochent aux parents de ne pas remettre la religion en question.

D'un côté, on trouve donc des parents pour se réjouir de la profondeur des réflexions des jeunes et de l'autre, des jeunes pour déplorer l'absence de réflexion des parents. Ainsi les opinions sur les perceptions de l'autre groupe d'âge se révèlent-elles complètement opposées.

Si on passe maintenant au niveau des jugements de valeur, on observe que la perception des parents est un peu plus favorable aux jeunes à Sainte-Foy qu'à Saint-Sauveur. C'est l'inverse chez les jeunes qui sont beaucoup plus critiques de la religion de leurs parents à Sainte-Foy qu'à Saint-Sauveur.

Dans leur jugement sur les jeunes, les parents de Saint-Sauveur réfèrent indirectement au fait qu'ils sont moins instruits que leurs enfants. « Ils sont chanceux parce qu'ils comprennent », disent-ils des jeunes par rapport aux changements introduits par l'Église ou encore, « le changement est plus facile pour eux, nous on est un peu dépassés ». Leur « crise » religieuse tient « peut-être à l'instruction, ils doutent plus ». Derrière ces jugements, on soupçonne un aveu d'impuissance : « si les jeunes ne pratiquent plus, c'est qu'ils n'ont personne pour les aider ». Pourtant, « les jeunes sont charitables dans le fond, plus catégoriques mais plus fervents qu'on le croit », « ceux qui croient sont plus libres même s'ils sont moins nombreux ». Étant jeunes, les parents, à cause de la rigidité de leur éducation, n'ont jamais eu à faire de choix. Aussi est-ce « plus difficile pour les jeunes parce qu'ils n'ont pas été élevés sévèrement ». Pour plusieurs parents, il s'agit d'une crise normale au moment de l'adolescence, c'est-à-dire passagère, « là où il y a de l'exemple, ça va revenir », « s'ils ont été élevés dans une religion sincère », « grâce à l'enracinement des principes ».

Les parents de Saint-Sauveur partagent l'opinion de ceux de Sainte-Foy sur l'attitude à adopter au moment de la « crise » religieuse des jeunes. Il s'agit alors « de ne rien brusquer », « de ne pas prendre de décisions trop rapides, à partir de principes établis ». On observe une légère nuance cependant à Sainte-Foy où certains parents ne croient pas faire face à la « crise normale de l'adolescence ». « Je ne suis pas convaincu que ça va revenir », dit l'un d'eux ; au contraire, un autre affirme « qu'il y a du nouveau et que les jeunes vont trouver une nouvelle voie ». Cette dernière opinion exprime l'espoir que la jeunesse apporte des solutions. Elle dénote une valorisation de la jeunesse à laquelle correspondrait, à Saint-Sauveur, l'influence accordée par les parents au fait que les jeunes sont plus instruits qu'eux. Enfin, elle témoigne, chez les parents des deux milieux, d'une conscience de l'ampleur du changement.

Lorsqu'ils se montrent favorables aux jeunes, les parents de Sainte-Foy les estiment « plus dégourdis et plus responsables », trouvent leur religion « plus vivante », les félicitent d'avoir « une religion plus personnelle et moins de pratiques », « de chercher davantage à agir par conviction et non plus comme des moutons ». L'attitude de ces parents demeure positive jusqu'au moment où « les jeunes parlent *ex cathedra*, car ils n'ont pas d'expérience ».

Par contre, lorsque les parents de Sainte-Foy désapprouvent les jeunes, ils leur reprochent « leur trop grande liberté » et « leur morale trop permissive ». Ils sont « impatientés par leur recherche » et les trouvent « exhibitionnistes dans leurs remises en question mais, en tout cas, pas indifférents ».

De leur côté, la majorité des jeunes s'accordent à dire que la religion de leurs parents est traditionnelle, qu'elle se résume à la pratique sans avoir de répercussions sur leur vie, ceci étant plus marqué encore à Sainte-Foy. Ils n'arrivent pas à comprendre que leurs parents puissent attacher une si grande importance à la pratique et que leur vie quotidienne — telle que perçue par les jeunes — ne s'en ressente pas. Ils ne sont cependant pas tous aussi sévères : « les parents ont les mêmes idées que nous mais pas la même façon de les exprimer », « l'essentiel est le même, mais on n'a pas les mêmes moyens », la religion « c'est leur vie, même s'ils ne se posent pas de questions ».

À Sainte-Foy, répétons-le, les jeunes sont plus critiques : « les parents ne sont pas convaincus, ni convaincants », ils sont « casés » ; pour eux, la religion est « une routine, une sécurité et non pas un engagement ». « Je ne comprends pas que les adultes soient si pratiquants et si peu charitables » : ces deux attitudes leur paraissent tellement incompatibles qu'ils ne peuvent s'empêcher d'être sévères à l'endroit de leurs parents.

Comment expliquer le phénomène de la plus grande tolérance des jeunes de Saint-Sauveur à l'égard de leurs parents ? Considérons l'ensemble de la situation : les quatre groupes d'âge et les deux milieux. Nous voyons les jeunes de Saint-Sauveur se comporter comme s'ils étaient conscients des moyens limités dont disposent leurs parents, en termes de scolarité, par exemple. Or, nous avons observé que la réciproque était vraie. En effet, les parents de Saint-Sauveur trouvent le changement difficile à comprendre. Si les jeunes n'éprouvent pas la même difficulté, disent-ils, c'est qu'ils sont plus instruits.

Aussi, le système d'attentes des jeunes « réalistes » de Saint-Sauveur vis-à-vis de leurs parents se révèle-t-il moins grand qu'à Sainte-Foy. Les exigences des jeunes des deux milieux seraient proportionnelles à leurs attentes. C'est dans la mesure où leurs parents ne rencontrent pas leurs attentes que les jeunes de Sainte-Foy sont déçus. Quant aux parents de Sainte-Foy, nous sommes portés à penser qu'ils se montrent un peu plus favorables aux jeunes, soit parce qu'ils valorisent la jeunesse, soit parce qu'ils revivent par procuration la jeunesse qu'ils auraient aimé avoir.

d) Le dialogue

Le tableau du dialogue est assez sombre. Le dialogue véritable, qui suppose des interlocuteurs sensibilisés à autrui, lui laissant exprimer son opinion sans le juger et disponibles à la communication, est absent. Il est perçu comme impossible par la majorité des jeunes : « mes parents ont peur de mes opinions », « je ne veux pas tourmenter mes parents », « on n'est pas sur la même longueur d'onde ». Quelques parents sont du même avis : « il ne faut pas parler de religion, par respect d'autrui » et « il n'y a pas grand-chose à faire ». Si les jeunes affirment volontiers que le dialogue est impossible, les parents diront plutôt qu'il est difficile. Tout se passe comme s'ils cherchaient à se rassurer, au moins sur le plan des mots, quant à une éventualité plus favorable. Pourtant, lorsque chaque groupe tente de trouver des causes à cette situation, on se rend vite compte qu'il s'agit bien d'impossibilité.

Pour les interviewés de Saint-Sauveur, ce phénomène est causé par leur manque de scolarité. Ainsi, les parents disent : « on manque d'information, il faudrait trouver quelqu'un en qui les enfants ont confiance », ou encore : « les jeunes, eux, sont capables de dialoguer avec les autorités, les curés ». De la même façon, les jeunes pensent que « les parents manquent d'information et de mentalité pour le dialogue », « qu'ils ne comprendraient pas que les moyens ont changé, alors je n'insiste pas ; il faut tenir compte du milieu ».

À Sainte-Foy, où, d'une façon plus générale, la scolarité des parents ne peut être rendue responsable de l'impossibilité du dialogue, à quoi est-elle attribuée ? « On n'a pas la même formation, mais il faut essayer », disent les parents, ou « si le dialogue est difficile, c'est que les parents apportent des théories et les jeunes n'en veulent pas ». Du côté des jeunes, on se plaint que les parents discutent « à coup de principes alors que nous, on a des convictions ».

C'est vraiment un dialogue de sourds ! Instruits ou non, les parents pensent qu'il n'est pas possible de communiquer vraiment avec les jeunes et la réciproque est vraie. La variable socio-économique telle qu'elle se traduit, par exemple, par une plus ou moins grande instruction selon le milieu, n'a pas l'importance qu'on croyait déceler. Il faut donc chercher ailleurs.

Pourtant l'ensemble des gens parlent de religion en famille. Que se passe-t-il ? On en discute « d'une manière détachée », « il ne faut pas avoir l'air d'imposer » ou au contraire « on impose son point de vue », selon les parents. « Il faut éviter les tensions possibles », « ne pas faire de peine aux parents », « les parents forcent, ils n'expliquent rien », d'après leurs jeunes. Alors, ils cessent d'en parler « pour éviter le placotage », ils font « des compromis et ça s'endure ». Les parents font de même pour « empêcher les frictions », les jeunes « font semblant d'accepter ».

Quelques fois, cependant, on rencontre des parents et des enfants qui semblent vraiment communiquer. Mais c'est l'exception et cette opinion est plus souvent émise par les parents et davantage à Sainte-Foy. Ils diront « être d'accord avec certaines critiques des jeunes », ou « être influencés par eux » par

rapport aux changements dans l'Église, entre autres. Les jeunes corroborent : « on réussit à convaincre les parents », surtout ceux « qui suivent des cours de catéchèse ».

La plupart du temps, chacun reste sur sa position : les jeunes se plaignent de l'incompréhension de leurs parents, de leur attitude de critique négative envers la jeunesse en général : « les adultes en groupe s'encouragent contre les jeunes ». Du côté des parents, on trouve que « les jeunes sont montés ».

En cours d'entrevue, il arrive que des parents émettent des opinions assez libres sur la religion, la pratique et la morale. Ils enchaînent rapidement pour dire qu'« ils ne voudraient pas que leurs enfants sachent ce qu'ils pensent ». Mais les jeunes ne sont pas dupes comme en témoignent ceux qui, à propos de l'assistance à la messe, ont le sentiment que leurs parents se contentent de jouer un rôle, que ça les satisfaisait. Témoin aussi le jeune dont le père ne pratiquant pas, ce qui est connu de toute la famille, oblige tout le monde à aller à la messe. Lorsqu'il est question de religion, « il s'arrange pour changer de sujet, de peur que ses enfants ne le jugent ».

Si la religion était vraiment pour la majorité des jeunes une question personnelle, qui ne concerne que celui qui est en cause, on s'expliquerait alors que le prix accordé par leurs parents à l'opinion des autres les irrite. Mais on sait par ailleurs qu'ils sont eux-mêmes très extéro-déterminés. Nous croyons plutôt que c'est la prépondérance affichée par leurs parents sur le paraître plutôt que sur l'être qui les heurte.

Tout au long de l'analyse de la dimension religion, on a pu observer un décalage entre les opinions émises par les parents et les perceptions qu'en ont les jeunes. Lorsqu'ils parlent de religion à leurs enfants, les parents tentent de transmettre un modèle idéal : ils se situent alors au niveau de la socialisation formelle. Mais le message reçu par les enfants leur est transmis beaucoup plus par les valeurs vécues que par les valeurs exprimées. Et dans l'ensemble, les jeunes ne sont pas d'accord avec ces valeurs vécues puisque, à toute fin pratique, elles ne sont pas des composantes de leur vision du monde.

La crainte de sembler dévier des normes sociales qui régissent leur rôle empêche certains parents d'« avouer » à leurs enfants le fond de leur pensée, mais ils le livreront volontiers à l'interviewer qui aura su les mettre en confiance. Les jeunes ne sont pourtant pas dupes du manque d'authenticité de leurs parents en matière de religion.

Nous serions donc en présence de deux visions du monde différentes : les valeurs prioritaires ne sont pas les mêmes. Dans la vision du monde des jeunes, l'être prime sur le paraître ; dans celle des parents, on aurait l'inverse. On comprend alors l'impossibilité du dialogue.

e) Conclusion

Dans la dimension religion, l'écart est plus marqué entre les groupes d'âge

qu'entre les groupes socio-économiques. Bien sûr, la variable socio-économique n'est pas dénuée d'influence. On la voit exercer un rôle au niveau de la conception de la religion lorsque les parents de Sainte-Foy insistent sur la sécurité et ceux de Saint-Sauveur sur l'amour. À propos de la conception de la morale, cette variable affleure encore, les parents de Sainte-Foy paraissant plus soulagés par une certaine libéralisation que ceux de Saint-Sauveur. Les contraintes ont toujours pesé plus fort sur la « bonne société » et y ont causé bien du refoulement.

C'est à Sainte-Foy que les parents semblent légèrement plus favorables aux jeunes, allant parfois jusqu'à croire que les solutions viendront de la jeunesse. Nous avons relevé qu'à Saint-Sauveur, les parents attribuent à l'instruction le fait que leurs enfants s'adaptent plus facilement au changement ou encore que le dialogue est difficile. C'est aussi dans ce dernier milieu que les jeunes, surtout les jeunes filles, se montraient moins critiques à l'endroit de leurs parents. Nous avons encore observé l'existence d'une différence entre les groupes d'âge selon chaque milieu quant à l'attitude à l'égard de l'autorité.

Malgré tout, il demeure que les différences attribuables à la variable socio-économique sont minimes si on les compare à celles attribuables à la variable âge. Dans le premier cas, on distingue des nuances alors que dans le deuxième, on découvre deux mondes.

Cela se vérifie dans la conception de la religion qui, pour les jeunes, est d'abord une question de foi, dans celle de la morale où les jeunes se révèlent très relativistes, dans la perception qu'a chaque génération de l'autre et, enfin, dans ce qui a trait au dialogue.

Les deux groupes d'âge véhiculent des valeurs différentes. Pour les parents, formés dans la religion traditionnelle, il est impensable de transmettre à leurs enfants d'autres valeurs que celles reçues lors de leur socialisation même s'ils y croient plus ou moins. Le changement n'étant pas intériorisé, qu'ils l'acceptent ou qu'ils le refusent ne peut guère affecter leur comportement.

Pour les jeunes, les contradictions entre les valeurs traditionnelles de leurs parents et les valeurs nouvelles de leurs autres agents de socialisation sont souvent source de tensions, mais dans l'ensemble, ce sont les nouvelles valeurs qui l'emportent.

III. L'ÉDUCATION

La réforme du système d'éducation a mobilisé la majeure partie des énergies et des ressources du Québec au cours de la dernière décennie. Elle fut perçue par ses auteurs comme un puissant moteur de transformation, capable de faire accéder la société québécoise à une société de type moderne. Les entrevues recueillies fournissent des indices de son impact à différents niveaux de la réalité sociale.

Les pères de Saint-Sauveur ont en moyenne 7.7 ans de scolarité, les mères,

6.9 ans et les jeunes de ce milieu, 11 ans. Statistiquement, la brutalité de l'écart entre les générations frappe. Si l'on compare avec Sainte-Foy, où les pères ont en moyenne 15.4 ans de scolarité et les mères 11.2 ans, alors que les jeunes ont la même moyenne, soit 11 ans, pourra-t-on distinguer les différences issues des facteurs socio-économiques de celles qui tiendraient au facteur âge?

a) Conception de l'éducation

1. Saint-Sauveur

Les parents. Pour les deux tiers des parents de Saint-Sauveur, l'éducation apparaît comme une nécessité dans la société actuelle. Elle a une valeur instrumentale: par ce moyen, leurs enfants échapperont à l'insécurité et au chômage que nombre d'entre eux ont connus à cause de leur faible niveau de scolarité. Les enfants auront « la vie plus facile », « ils ne seront pas obligés de s'arracher comme nous autres ». Ces parents font l'équation suivante: l'éducation est égale à bien-être. Cela n'évoque-t-il pas le slogan du gouvernement au début des années '60: « Qui s'instruit s'enrichit »? Dans l'un et l'autre cas, on retrouve, attachées à l'éducation, des valeurs propres à la culture nord-américaine: bien-être, réussite et mobilité sociale.

Les jeunes. Certains jeunes de Saint-Sauveur tiennent le même raisonnement, comme par exemple celui qui dit: « j'veux pas en arracher comme mon père » ou l'autre « ça sera pas difficile de faire mieux que mon père ».

L'éducation est un moyen indispensable à la réussite dans la vie. Mais il y a plus. Étudier est devenu une occupation pour les jeunes, « ce n'est plus comme autrefois, on est trop jeune pour inspirer confiance, notre travail, à notre âge, c'est d'étudier ».

Facteur de mobilité sociale, type d'occupation pour une période de plus en plus longue d'un nombre croissant de jeunes, l'éducation permet en outre de « se réaliser ». Elle est alors davantage perçue en termes de satisfaction des aspirations « pour construire un autre genre de bonheur dans ma vie réelle », « pour réaliser mes rêves ». Elle devient ainsi espoir d'une vie plus large, non enfermée dans la réponse aux seules nécessités.

On décèle ici un indice de plusieurs niveaux d'aspirations différents chez ces jeunes: à un premier niveau se situeraient ceux qui seront satisfaits si l'éducation leur apporte le bien-être et la sécurité, à un deuxième, ceux qui désirent un statut plus élevé, à un troisième, ceux plus exigeants qui veulent être heureux et pour qui le bonheur est relié à l'éducation.

2. Sainte-Foy

Les parents. Du côté de Sainte-Foy, 48% des parents conçoivent l'éducation comme la majorité des parents de Saint-Sauveur, à savoir, en termes de besoin

pour quiconque veut réussir dans la vie. Fait significatif, 70% d'entre eux se retrouvent parmi les couples dont le mari a quinze ans et moins de scolarité et une occupation de type commercial. Les plus âgés de ces pères ont fait leurs débuts sur le marché du travail au moment de la crise économique des années '30. Leur statut social acquis de fraîche date est menacé « moi, j'ai un cours commercial », dit l'un d'eux, « mais celui qui me succédera devra être passé par l'université ». Conscients de la transformation de la société, ils veulent assurer à leurs fils une éducation garante de mobilité ascendante.

À l'inverse, les seuls parents de Sainte-Foy à concevoir l'éducation non plus comme étant reliée à l'occupation future, mais en termes d'épanouissement de la personnalité et d'ouverture sur le monde, grâce à la connaissance, se comptent parmi ceux qui ont plus de seize ans de scolarité et une occupation dans la catégorie professionnelle. Pareille conception n'est-elle possible que pour ceux qui ont bénéficié d'une scolarisation poussée, qui ont intériorisé l'éducation comme valeur en soi et non pas comme valeur uniquement instrumentale (reliée à l'occupation)? Ou serait-ce que leur statut social est moins précaire?

Les jeunes. Les réponses des jeunes de ce milieu sont congruentes avec celles de leurs parents. Ceux qui parlent du développement que connaîtra leur personnalité grâce à l'éducation sont tous issus de familles dont le père a fréquenté l'université. Ils ne manifestent aucune inquiétude quant à l'avenir; pour eux, la question du bien-être ne se pose pas. C'est un fait acquis.

La moitié des jeunes pour qui l'éducation est avant tout un moyen de réussite vient de pères qui ont moins de quinze ans de scolarité. Quant à l'autre moitié, leurs pères sont allés à l'université, y ont appris comment réussir dans la vie et souhaitent que leurs fils suivent leurs traces.

La variable socio-économique apparaît donc déterminante du type de conception de l'éducation que se font les parents. L'éducation est garante de sécurité, de bien-être et de mobilité sociale pour les parents de Saint-Sauveur; elle est garante de réussite et de statut social pour certains parents de Sainte-Foy et pour d'autres, moins nombreux, elle permet le développement de la personnalité.

Chez certains jeunes, à Saint-Sauveur seulement, l'élément de bien-être et de sécurité est une des composantes de la conception de l'éducation. Mais pour l'ensemble des autres, comme pour ceux de Sainte-Foy, la réussite ou l'épanouissement découlent d'une scolarisation poussée.

La conception de l'éducation que se font les jeunes de Saint-Sauveur est donc beaucoup plus proche de celle des jeunes de Sainte-Foy qu'elle ne l'est de celle de leurs parents. L'influence respective de la variable socio-économique et de la variable âge peut donc s'établir de la façon suivante: au niveau du milieu, la première domine chez les parents, tandis que seule une faible différence dans la conception des jeunes entre eux lui est attribuable. Au niveau des générations, la seconde s'exerce uniquement à Saint-Sauveur.

b) *Les aspirations*

1. *Saint-Sauveur*

Les parents. Lorsque les parents de Saint-Sauveur affirment que l'éducation est un besoin, qu'elle est indispensable dans la société actuelle, à quel niveau de scolarité réfèrent-ils, quelles sont leurs aspirations pour leurs enfants? Nos entrevues, parce que non dirigées, ne fournissent pas de données précises sur ce sujet. Mais d'autres recherches révèlent que chez les membres des comités de citoyens de Montréal et de Québec,³ de même que chez les personnes interrogées dans le diocèse de Nicolet,⁴ la majorité des répondants aspire à ce que leurs enfants terminent une douzième année. Ces résultats nous semblent applicables aux parents de Saint-Sauveur. En effet, pour des parents dont la scolarité moyenne est de sept ans, terminer le secondaire équivaut à franchir un bond assez prodigieux vers la mobilité ascendante.

De plus, le facteur économique n'est pas négligeable; le manque à gagner des jeunes qui poursuivent des études contribue à grever davantage un budget déjà difficile à équilibrer. Les parents de Saint-Sauveur constatent avec plaisir que l'éducation est plus accessible aujourd'hui qu'au temps de leur jeunesse. L'expérience leur a appris à quel point elle est nécessaire si l'on veut connaître une certaine sécurité d'emploi et un certain bien-être. Aussi conçoivent-ils l'éducation comme un besoin. Mais le niveau de leurs aspirations pour leurs enfants demeure forcément conditionné par la réalité socio-économique du milieu. En ce sens, on peut parler de congruence parfaite entre leur conception et leurs aspirations.

Bon nombre de parents de Saint-Sauveur considèrent plus important de « faire instruire » leurs garçons que leurs filles.⁵ Ils invoquent que c'est « l'homme qui gagne la vie de la famille », que les filles doivent travailler le plus tôt possible pour subvenir aux besoins de la famille, que, de toute façon, leurs études seront inutiles après leur mariage et enfin, que c'est l'attitude courante du milieu sur cette question. Comme dit un des pères interrogés: « Dans le quartier, les filles sont poussées plus tôt que les garçons sur le marché du travail à cause du manque d'argent des parents et aussi parce que leurs vêtements coûtent plus cher. Mais les filles restent attachées quand même à leur famille: c'est une épreuve qu'elles acceptent parce qu'elle est normale dans le milieu. »

3. *Recherche sur les comités de citoyens de Montréal et de Québec*, dirigée par Paul BÉLANGER, Université Laval, 1968, (ronéotypé). Nous référerons ici aux données recueillies auprès des comités de citoyens de la Petite-Bourgogne et de Québec.

4. Le Centre diocésain de recherches pastorales de Nicolet, *La famille dans le diocèse de Nicolet*, p. 76.

5. Seuls quelques parents des deux milieux émettent explicitement cette opinion. Si, toutefois, on observe le comportement effectif de la majorité d'entre eux, on se rend compte que leur attitude sous-jacente les incline à favoriser l'éducation des garçons au détriment de celle des filles. On aura plusieurs fois l'occasion, au cours de ce chapitre, de vérifier qu'il s'agit là d'une constante valable pour les deux milieux.

Les jeunes filles. Un peu plus de la moitié des jeunes filles se disent frustrées dans leurs aspirations, alors qu'aucun garçon n'émet ce genre d'opinion. « On m'a enlevé mon ambition » dit l'une d'elles et une autre : « J'aurais voulu devenir médecin, mais je suis loin de là. Je m'habitue peu à peu, mais je n'accepte pas. » Elles aspirent à une carrière professionnelle dans l'enseignement, les soins infirmiers, etc. Certaines sont résignées ; elles aimeraient poursuivre leurs études mais il est bien entendu que c'est hors de question. Elles apportent alors les mêmes réponses traditionnelles que les parents cités plus haut. D'autres protestent mais elles finissent par se soumettre. Leur attitude est ambivalente : elles sont partagées entre leurs aspirations et la tradition du milieu.

Cette dernière, en effet, veut que l'enfant qui gagne sa vie et qui verse son salaire à la famille soit considéré comme un adulte et, partant, comme un être autonome. Dès l'instant qu'il commence à travailler, il a moins de comptes à rendre à sa famille. Du côté des parents comme des enfants, on est bien conscient de ce fait. Quand elles parlent de leurs aspirations, les jeunes filles de Saint-Sauveur font souvent état de l'indépendance que procure le travail.

C'est pourquoi on les retrouve à 60%, au niveau du choix effectif, déjà inscrites au cours commercial ou s'y destinant. Elles entrent donc sur le marché du travail après une dixième ou une onzième année d'études. La moitié d'entre elles aimeraient poursuivre des études plus tard, mais elles n'ignorent pas qu'une fois rendues sur le marché du travail, il y a une forte probabilité que leur motivation à continuer d'étudier ne disparaisse.

Comme au sujet de la conception de l'éducation, on observe une nette différence entre les jeunes filles et les parents de Saint-Sauveur, en ce qui a trait aux aspirations. Les parents, on s'en souvient, conçoivent l'éducation en termes de besoin et les jeunes filles, d'épanouissement de la personnalité. Pour les premiers, ce besoin est moins grand pour les filles que pour les garçons et il n'est pas de même nature. Quant aux deuxièmes, elles aspirent à s'épanouir en poursuivant des études qui leur donneraient accès à une carrière intéressante. Chez les filles comme chez les parents, on note qu'il existe une congruence entre la conception et les aspirations. Du côté des jeunes filles, cependant, les contraintes sont telles que la réalisation de leurs aspirations est quasi impossible.

Une valeur nouvelle attachée à l'éducation commence à s'intérioriser. Les parents ne sont plus les seuls agents de socialisation. Les jeunes filles sont façonnées par un nouvel environnement. Mais les conditions socio-économiques objectives rendent inaccessible la scolarisation poussée. Il y a un écart considérable entre les aspirations et les attentes « réalistes ». Quasi obligées de devenir secrétaires, les jeunes filles de Saint-Sauveur n'en acquerront pas moins un statut supérieur à celui de leurs parents et, sans doute, plus accordé à des attentes réalistes.

Les parents ne sont pas tous imperméables à la nouvelle conception de l'éducation. Il leur arrive de souffrir de l'insatisfaction de leurs filles, tout en

étant incapables de trouver une solution. Ainsi, une mère dont la fille aimerait devenir professeur plutôt que secrétaire, confie : « Elle serait plus vite sur le marché du travail (en devenant secrétaire). Elle pourrait nous aider plus vite. Par contre, si elle n'aime pas ça, c'est pas mieux. On veut qu'elle soit heureuse et comme on ne connaît rien, on lui laisse prendre toutes les initiatives. Mais ça nous fait quelque chose qu'elle aille à l'école si longtemps parce qu'après leurs études elles se marient[...] Il y a des parents qui disent que pour une fille, c'est pas important les études. »

Ce témoignage résume à lui seul toute la situation.

Les jeunes garçons. Certains jeunes garçons de Saint-Sauveur aspirent à travailler le plus tôt possible. Leurs amis de quartier, déjà sur le marché du travail, leur font envie avec leur moto, leur auto ou leurs vêtements dernier cri et ils ont hâte de les rejoindre. Deux facteurs exercent ici leur influence : le groupe des pairs en tant que groupe de référence et la difficulté, maintes fois observée, notamment dans les recherches sur la culture de pauvreté, qu'éprouvent les personnes venant de milieux défavorisés à retarder toute gratification. Car on a remarqué chez elles une orientation temporelle axée sur le présent, contrairement aux personnes de classe moyenne dont l'orientation temporelle est axée sur l'avenir. Compte tenu de ces deux facteurs, il est beaucoup plus difficile pour les garçons de Saint-Sauveur que pour ceux de Sainte-Foy de se priver pendant de longues années en vue de s'assurer un meilleur avenir. Ces jeunes gens se situeraient au premier niveau d'aspirations ; le bien-être et la sécurité leur suffiraient. Ils ne prennent pourtant pas les moyens pour y parvenir, puisqu'ils quittent l'école avec un maximum de douze ans de scolarité. Mais dans leur cas, de longues études symbolisent une barrière culturelle vraiment infranchissable.

D'autres jeunes garçons veulent apprendre un métier. Leur persévérance scolaire est plus grande que celle des premiers. En plus du bien-être et de la sécurité, ils désirent bénéficier d'un certain statut. Ils sont au deuxième niveau d'aspirations.

Enfin, près de 40% des garçons de Saint-Sauveur aspirent à l'université. Il est cependant significatif que les deux tiers d'entre eux se recrutent parmi les jeunes de quatorze à seize ans. Retrouve-t-on ici l'écart entre les aspirations et les attentes réalistes qu'on a observé chez les jeunes filles de ce milieu ? Cela expliquerait le fait que plus approche le moment du choix effectif, moins sont nombreux les aspirants à l'université. Tout comme les jeunes filles, les jeunes garçons sont « exposés » à des valeurs différentes de celles de leurs parents. Mais ils se heurtent aux mêmes interférences venant de la réalité socio-économique objective. Pour l'instant, on les retrouve au troisième niveau d'aspirations, parmi ceux qui veulent être heureux et pour qui l'éducation favorise l'épanouissement de la personnalité. Nous ne voudrions pas laisser entendre que toute préoccupation de bien-être, de réussite ou de statut leur est étrangère, mais plutôt qu'elle ne semble pas dominer dans leur esprit.

Les aspirations des jeunes garçons de Saint-Sauveur sont donc aussi variées

que leurs conceptions de l'éducation. Les premières sont congruentes avec les deuxièmes. De même que dans le cas des jeunes filles, les aspirations des jeunes garçons ne coïncident pas toujours avec celles de leurs parents.

2. *Sainte-Foy*

Les parents. L'ensemble des parents de Sainte-Foy aspire à une scolarisation poussée pour leurs enfants. La scolarité moyenne des pères, rappelons-le, est de 15.4 ans, celle des mères, de 11.2 ans. Les valeurs véhiculées par ces parents, en ce qui a trait à la conception de l'éducation, sont généralement, en termes de réussite, de statut social et, plus rarement, de développement de la personnalité. Compte tenu de ces données, propres à la classe moyenne, il était prévisible que le niveau de scolarité auquel ils aspireraient pour leurs enfants serait beaucoup plus élevé que dans le milieu de Saint-Sauveur. D'autant plus que les frais entraînés par les études ne représentent pas la même contrainte dans les deux quartiers.

À Sainte-Foy, les parents sont plus nombreux qu'à Saint-Sauveur à se réjouir de la plus grande accessibilité de l'éducation, grâce notamment aux prêts-bourses. Pourtant, quand ils insistent sur la nécessité de poursuivre des études jusqu'au niveau universitaire, c'est surtout à leurs fils qu'ils pensent. On peut dire qu'il y a concordance entre leurs conceptions et leurs aspirations, puisque même en aspirant à un niveau de scolarité moins élevé pour leurs filles, ils demeurent fidèles à leur conception de l'éducation axée avant tout sur l'occupation future.

Les jeunes garçons. À Sainte-Foy, 81% des garçons aspirent à l'université. Parmi ces derniers, la proportion de ceux dont le père a fréquenté l'université s'élève à 61%. Les 19% dont le choix n'est pas encore fixé ou que rebute la longueur d'un cours universitaire ont un père qui a moins de quinze ans de scolarité.

On constate que l'influence du père est prépondérante dans la formation des attitudes. Lorsqu'elle est conforme à celle du milieu, elle agit comme renforcement. Dans les cas où le milieu et le père sont en contradiction, le groupe de référence peut être soit le père, avec le résultat que le jeune homme n'aspirera pas à l'université, soit le milieu (le groupe des pairs, par exemple) et alors il souhaitera aller à l'université. Il se peut également que le père regrette de ne pas avoir de parchemin ou encore qu'il ait intériorisé les valeurs de la classe moyenne et les ait transmises à son fils qui ne rêvera que d'université, tant pour réaliser les ambitions de son père que les siennes propres.

Quelle que soit la différence entre la conception de l'éducation des pères et celle des garçons de Sainte-Foy, on constate que leurs aspirations concordent : la scolarisation doit être poussée, de préférence jusqu'à l'obtention d'un diplôme universitaire.

Les jeunes filles. Chez les jeunes filles, 35% aspirent à l'université et 50% ne

donnent aucune opinion sur la question. On ne rencontre aucun cas d'aspirations frustrées. Une seule manifeste le désir de travailler afin d'être indépendante de ses parents qui lui ont imposé des études contre son gré. Que signifie le manque d'intérêt que la moitié d'entre elles semble afficher devant l'avenir?

En règle générale, aucune contrainte matérielle ne pèse sur elles pour influencer leur choix. Est-ce le confort qui les engourdit et retarde l'apparition des motivations? Ou faut-il aller plus loin et se tourner vers les modèles de comportement propres à la classe moyenne? Car la perspective d'un mariage qui, selon toute probabilité, sera garant de sécurité, permet à la jeune fille de Sainte-Foy d'échapper au travail, en tant que moyen de subsistance. Le mariage lui assure l'occupation « ménagère ». Bien souvent, c'est vers l'âge de trente ou quarante ans seulement que la femme de milieu bourgeois découvre que son foyer ne renferme pas l'univers. Le travail cesse à ce moment d'avoir figure de nécessité pour devenir moyen d'identité; alors commence un processus parfois pénible.

L'absence d'aspirations des jeunes filles de Sainte-Foy ne peut se comprendre, croyons-nous, qu'en référence aux valeurs de la classe moyenne. Pourtant, elles étaient plus nombreuses que les garçons à concevoir l'éducation en termes d'épanouissement de la personnalité, conception particulière, elle aussi, au milieu de Sainte-Foy. Il faut donc conclure à un écart considérable entre la conception et les aspirations chez ces jeunes filles. Cet écart s'explique en fonction des valeurs du milieu tout comme l'écart observé, cette fois, entre les aspirations et les attentes réalistes, chez les jeunes filles de Saint-Sauveur.

En comparant les aspirations des jeunes filles de Sainte-Foy avec celles de leurs parents, on constate qu'elles concordent. La nécessité d'une scolarité poussée n'apparaît ni aux unes ni aux autres.

Des quatre groupes de jeunes, le seul à pouvoir bénéficier globalement d'une scolarité poussée est celui des garçons de Sainte-Foy. Entendue au sens de la possibilité égale pour tous les Québécois de poursuivre des études selon leurs aspirations profondes, l'accessibilité à l'éducation n'est donc pas encore le fait du plus grand nombre. Parmi la population étudiée, seuls ceux qui satisfont à certaines conditions de milieu et de sexe sont assurés, au départ, de pouvoir réaliser leurs aspirations.

La raison en est que la simple réforme du système scolaire ne suffit pas à rendre l'éducation vraiment accessible à tous. Ce n'est qu'une première étape dans un lent processus qui implique entre plusieurs autres facteurs, la transformation de la mentalité. Ainsi, le facteur économique n'est pas le seul à jouer contre la scolarisation poussée des jeunes filles de Saint-Sauveur. L'éducation étant reliée pour le grand nombre à l'occupation future, l'orientation des filles devient moins importante. L'attitude dominante est qu'elles n'ont besoin de travail qu'« en attendant de se marier ». Un autre trait culturel les

défavorise : les conditions socio-économiques des parents contribuent à entretenir la notion d'interdépendance des membres de la famille et cette interdépendance englobe l'aspect matériel. Les jeunes filles répondent aux attentes des parents en gagnant leur vie le plus tôt possible.

Quant aux garçons de ce milieu, contrairement à ceux de Sainte-Foy, ils n'ont pas de modèle paternel auquel s'identifier. L'abandon scolaire des jeunes en milieux défavorisés a fait l'objet de nombreuses recherches. On l'attribue généralement au manque de stimulant de ces milieux. Nos données ne viennent que confirmer les résultats déjà obtenus ailleurs.⁶

c) Le rôle des parents

1. Sainte-Foy

Selon 28% des parents, le choix de la profession relève de leurs enfants ; dans ce cas, ils informent plutôt qu'ils ne dirigent. La majorité des mères (60%) semblent plus disposées à privilégier des critères relatifs à la personnalité de leurs enfants. À leur avis « l'important est de faire ce que l'on aime ». Les pères insistent davantage sur la nécessité de poursuivre des études à l'université. Après quoi, ils s'empressent d'ajouter que leurs enfants sont libres dans leur choix. Comme l'exprime un père : « C'est mon garçon qui décide. La seule préférence que j'ai c'est qu'il termine des études universitaires. » Ce qui signifie qu'ils sont libres de choisir parmi les professions qui exigent des études universitaires mais non pas d'aller ou non à l'université.

Les jeunes gens de Sainte-Foy ne se sentent d'ailleurs pas brimés. Ils discutent de leur avenir avec leurs pères et sont d'avis que leur choix se fait en fonction de leurs goûts personnels et de leurs aptitudes dans une proportion de 23% et du prestige ou de l'argent à gagner, dans une proportion de 16%.

Ils peuvent juger leurs études actuelles plus ou moins intéressantes. Ils peuvent même trouver normal de se plaindre des cours qui, selon eux, « ne stimulent pas leur curiosité intellectuelle », « sont ennuyeux » et « non enrichissants ». Ils peuvent reprocher au système scolaire de leur imposer des études qui ne sont pas en harmonie avec ce qu'ils vivent : « ce que j'apprends à l'école au point de vue humain, c'est avec mes amis ». Bref, ils peuvent afficher bien souvent une attitude du genre « l'école est un mal nécessaire » mais il n'est pas question d'abandon scolaire, pas plus dans leur esprit que dans celui de leurs parents.

Les jeunes filles ne parlent pas du tout de leurs motivations, y compris celles dont le choix est fait. Nous rejoignons ici ce qui a été dit plus haut à leur sujet.

Tel que compris par les adultes de Sainte-Foy, le rôle des parents ne se

6. Conseil des Oeuvres de Montréal, *Opération rénovation sociale. Stratégie en vue de réduire les inégalités socio-économiques dans les zones défavorisées de Montréal*, décembre 1966, pp. 110 et ss.

borne pas à orienter les enfants. Il faut encore les encourager dans leurs études et leur donner le goût du travail intellectuel. C'est l'opinion de 30% des parents. La présence des parents, leur appui sont indispensables pour mener à bien cette tâche, car « on n'apprend pas pour l'école mais pour la vie ».

Vingt-huit pour cent des jeunes de Sainte-Foy perçoivent que leurs parents accordent beaucoup d'importance à l'éducation. Lorsqu'ils parlent de l'intérêt que manifestent leurs parents pour leurs études, ce n'est toutefois ni de la même façon, ni avec la même intensité — on le verra — que les jeunes de Saint-Sauveur. La nécessité de l'éducation étant prise pour acquise dans le milieu de Sainte-Foy, il est normal, en effet, que les parents n'y soient pas perçus comme devant exercer un rôle d'encouragement à la persévérance scolaire.

C'est en termes d'identification à un modèle et de socialisation par la formation d'attitudes favorables à l'éducation que s'établissent les relations entre parents et enfants à Sainte-Foy. Dans la dimension famille, nous avons traité de l'écart entre le comportement verbal et le comportement effectif des parents de ce milieu quant à la nécessité de leur présence auprès de leurs enfants. Même absent, le père, on le voit, joue un rôle considérable dans l'orientation de ses fils.

Quelques jeunes se plaignent de sa trop grande exigence à leur endroit : « on n'est pas des génies, mon père nous prend pour des surhommes ». Celui qui s'exprime ainsi va même attribuer ses échecs scolaires à l'excessive sévérité de son père.

Certains facteurs peuvent donc rendre la communication difficile ou impossible entre les deux générations. Les changements apportés par la réforme de l'éducation, les exigences des parents, les discussions interminables, notamment sur le travail scolaire à la maison, les punitions lorsque les résultats sont jugés insatisfaisants sont les thèmes que l'on invoque dans 12% des cas pour illustrer cette difficulté. Mais qu'il y ait ou non dialogue, le résultat est le même : les jeunes poursuivent leurs études.

2. *Saint-Sauveur*

À Saint-Sauveur, 36% des parents considèrent que c'est leur rôle de s'intéresser aux études de leurs enfants et de les encourager à poursuivre leur scolarisation.¹ Les échecs scolaires proviennent d'ailleurs du manque d'intérêt et de surveillance des parents. La tâche de convaincre les enfants de l'importance des études leur incombe. Il ne faut surtout pas « leur faire peur en leur disant que c'est long ». Il faut se servir de persuasion et non de force. Pour 15% des parents, si les jeunes « n'ont pas de talent » ou « n'aiment pas l'étude », rien ne sert de « se casser la tête ». Enfin, 19% disent laisser leurs enfants libres de poursuivre ou non leurs études et ne leur donner aucune directive.

7. Comme on l'a vu précédemment au sujet des aspirations, l'« espérance scolaire » ne dépasse pas le niveau secondaire. L'encouragement dont il est question ici ne vise pas plus loin. Cette opinion se dégage tant du point de vue du rôle des parents que de la perception des jeunes.

Certains jeunes sont très conscients de la valeur qu'attachent leurs parents à l'éducation. Quarante et un pour cent d'entre eux leur attribuent un rôle non seulement de surveillance mais encore d'encouragement à la persévérance scolaire. « Mes parents veulent que je fasse quelque chose de bien », dit l'un d'eux, et un autre : « ils n'ont pu aller à l'école longtemps et ils y tiennent pour nous ».

De fortes pressions s'exercent sur les jeunes de Saint-Sauveur, tant de la part de leurs amis déjà sur le marché du travail que des conditions socio-économiques de leur existence, qui viennent militer en faveur de l'abandon scolaire. Contrairement aux jeunes de Sainte-Foy, ils ressentent donc un profond besoin de compréhension et d'appui pour être en mesure de terminer même des études de niveau secondaire.

En général, ils sont assurés de trouver une réponse à ce besoin auprès de leurs parents. Seuls 9% des jeunes avouent, non sans un certain désenchantement, que leurs parents ne sont pas intéressés par leurs études actuelles, « qu'ils s'en balancent ».

Ce qui attriste la plupart des parents de Saint-Sauveur, c'est de ne pouvoir jouer un rôle dans l'orientation de leurs enfants. Qu'il s'agisse de guider les jeunes dans leurs options ou de les aider à choisir une carrière, leur manque de scolarité les voue à l'impuissance. Telle est l'opinion qu'expriment 36% des parents. Ils se sentent dépassés et en souffrent. Quelques-uns diront bien que « les jeunes ont tout ce qu'il faut à l'école » et que « les professeurs sont payés pour les aider ». D'autres, plus sarcastiques, souligneront « qu'à cause de leur instruction, les jeunes veulent tout analyser et remettre en question », « qu'ils sont montés et qu'il n'y a plus moyen de leur parler ». Mais ils sont peu nombreux à parler ainsi. Il est permis de penser qu'ils rationalisent et qu'au fond, ils aimeraient pouvoir agir auprès de leurs enfants.

Pour préciser le tableau, il y a 8% des parents pour qui le manque d'instruction ne fait pas problème. Cette fois, on n'a pas l'impression qu'il s'agit de rationalisation. Car ils ont confiance en leur jugement et, de plus, considèrent qu'il est facile, grâce aux divers media, de s'informer. Ils se disent aptes à aider leurs enfants.

Du côté des jeunes, la très grande majorité ne porte aucun jugement péjoratif sur leurs parents. Ils « les acceptent comme ils sont » et se considèrent « chanceux de pouvoir s'instruire », car « c'est une chance que les parents n'ont pas eue ». On ne rencontre que trois interviewés pour classer leurs parents au rang des « dépassés ». Le premier les juge tout simplement comme tels, le deuxième est concient qu'ils déplorent ne pouvoir l'aider. Quant au troisième, plus instruit que son père, il a quitté la maison à cause des disputes continues. Il dit « je ne me sentais pas supérieur à mon père, mais son égal ; c'est lui qui se sentait inférieur ».

Sans doute, la majorité des parents de Saint-Sauveur ne peuvent servir de guide à leurs enfants en matière d'orientation et alors, de l'avis de 47% d'entre

eux, les jeunes sont libres dans leur choix. Mais, dans bien des cas, ils insistent pour que les enfants prennent une décision et le grand nombre les encourage lorsque leur choix est fixé. Comme à Sainte-Foy, ce sont les mères qui privilégient des critères de choix d'ordre affectif. Vingt-huit pour cent d'entre elles croient que les jeunes sont motivés par leurs goûts et leurs aptitudes plutôt que par l'argent. Elles n'en sont pas moins conscientes que beaucoup de jeunes ont hâte de gagner de l'argent et qu'ils trouvent pénible, vers seize ou dix-sept ans, d'être encore « aux crochets » de leurs parents. Ce désir d'argent des jeunes est d'ailleurs perçu par 13% des parents comme la principale motivation de leur choix, tandis que pour 42%, le choix est avant tout fonction de l'argent disponible dans la famille.

Nous avons vu que, pour les jeunes filles de ce milieu, cette dernière considération est primordiale. Il n'est guère question de choix dans leur cas puisque leur orientation est dictée par la situation socio-économique. Les garçons disent se sentir libres de choisir ce qu'ils aiment, tout en se rendant compte des impératifs économiques. Vingt-deux pour cent sont motivés par le désir d'avoir de l'argent et du confort et 26% par leurs goûts personnels et le besoin de se réaliser.

Très peu de jeunes parlent du rôle que jouent ou devraient jouer leurs parents dans leur orientation. Ils disent que ce choix leur appartient parce que « c'est notre vie, pas celle des parents ». Mais ne serait-ce pas là la forme particulière que prend leur rationalisation ? Car, sans les en blâmer aucunement, ils savent bien que leurs parents ne sont pas en mesure de les aider dans leur orientation.

d) Conclusion

Les parents de Saint-Sauveur, dans l'ensemble, souffrent de leur manque de scolarité. Ils sont atteints dans leur « image de soi ». Conseiller leur est impossible. Amers ou pathétiques, ils sentent que l'expérience — la seule valeur qu'ils aient à offrir — n'a plus cours. Incapables d'orienter, ils décident ou bien d'imposer leur choix, à leurs filles par exemple, faisant alors preuve d'un mélange d'autoritarisme et de réalisme, ou bien, avouant leur impuissance, de laisser la liberté du choix à leurs enfants.

La différence entre les deux milieux éclate ici. Jamais les pères de Sainte-Foy ne mettent en doute leur aptitude à orienter leurs fils ; ils le font d'ailleurs avec toute l'assurance que donne la réussite. Si le jeune de Sainte-Foy se réfère inconsciemment à son père comme à un modèle, celui de Saint-Sauveur ne peut le faire que comme à un anti-modèle, « je ne veux pas faire comme mon père ». Il est possible alors que cela le stimule, mais la probabilité est grande que l'inverse ne se vérifie.⁸

8. « [...] the lower the father's educational level, the less the role he plays in the achievement aspirations of his offspring. The growing young person, male or female, looks upon his father as a

L'attitude des parents des deux milieux par rapport aux études actuelles semble bien perçue par les jeunes. L'impression qui se dégage est que les parents de Saint-Sauveur ne commencent leur campagne de persuasion en faveur de la persévérance scolaire qu'au moment de l'adolescence, lorsque les enfants parlent de quitter l'école, c'est-à-dire trop tard pour qu'elle soit efficace. Lorsqu'approche le moment du choix de l'orientation, le processus est déjà irréversible.⁹

De l'analyse de la dimension éducation, on peut conclure que la variable socio-économique est déterminante à tous les niveaux étudiés, sauf à celui de la conception où on a pu voir percer une différence attribuable non plus au milieu mais au groupe d'âge. La valeur de l'éducation en soi est en voie de formation chez les jeunes, indépendamment du milieu, mais de nombreux facteurs, à la fois socio-économiques et culturels, viennent entraver son passage au niveau du comportement effectif.

La variable sexe influe sur les aspirations et les motivations. Dans les deux milieux, en effet, l'éducation est davantage valorisée pour les garçons. Ce sont les implications de ce phénomène qui varient selon le milieu socio-économique où vivent les jeunes filles.

En définitive, l'écart frappe les milieux beaucoup plus que les générations. Mais il n'en demeure pas moins qu'à Saint-Sauveur, le malaise créé par la disparité des niveaux de scolarité entre parents et enfants est douloureusement ressenti par les premiers, sinon par les deuxièmes et contribue à insécuriser les parents dans leur rôle.

IV. CONCLUSION

Considérant les sept dimensions sous l'angle de l'influence dominante de l'une des deux variables, nous constatons qu'elles se divisent en deux blocs. Le premier, formé de la famille, de l'éducation et de l'économique, est plus influencé par la variable du milieu, le second, comprenant la religion, les loisirs, les relations entre garçons et filles et la jeunesse, subit davantage l'influence de la variable de l'âge. Ce qu'on peut interpréter comme suit : Le milieu socio-économique serait déterminant dans la formation des attitudes qui concernent l'intégration sociale, ce que nous appellerons le social public, tandis que l'âge

symbol of achievement or non-achievement [...]. The blue-collar father is neither an occupational example to aspire to nor does he seem to play an active role in the socialization process. The middle-class father, however, is admired and respected by his children as embodying society's dominant achievement values. He is seen as playing a relatively active and supportive role in their socialization.» (Bert N. ADAMS, «Occupational Position, Mobility and the Kind of Orientation», *American Sociological Review*, XXXII, 13, June 1967, 364-377; p. 365.)

9. «[...] we can speculate that the influence of the parents on the probability of mobility takes place at a very early stage when basic attitudes toward school work are being formed.» (Elizabeth COHEN, «Parental Factors in Educational Mobility», *Sociology of Education*, XXXVIII, 4, Summer 1965, 404-425; p. 422.)

influencerait davantage la quête d'identité, la formation de la personnalité, le social privé.¹⁰

La famille, l'éducation et l'économique sont toutes trois des dimensions qui mettent en relief non seulement la dépendance des enfants vis-à-vis de leurs parents, mais encore l'influence de la classe sociale d'appartenance sur les parents. De sorte qu'en définitive, c'est moins la famille comme telle qui joue un rôle que le milieu socio-économique dans lequel elle s'inscrit. Le type de liens qui existent entre les membres de la famille, les aspirations relatives à l'éducation envisagée comme préparation à l'avenir et les aspirations relatives à l'économique comme système ou, plus modestement, en terme d'allocations d'argent de poche, trouvent tous leur fondement dans la structure économique, dans la société de classes. Sous tous ces rapports, les parents ne semblent pas rencontrer de graves problèmes comme agents de socialisation.

Par contraste, les dimensions influencées par l'appartenance à un même groupe d'âge se situent à la fois hors de la sphère d'attraction de la classe sociale et hors de la sphère de dépendance économique des enfants par rapport aux parents. La religion, les loisirs, les relations entre garçons et filles et la jeunesse, concernent la personne dans sa vie intime, dans ses relations d'amitié, dans son univers affectif. Avec ces dimensions, nous ne nous trouvons plus d'abord face à des parents et à des enfants, c'est-à-dire à des personnes jouant un rôle, à des acteurs sociaux, mais face à des individus, adultes et jeunes, en possession ou à la recherche d'une identité. Le social privé renvoie à toute cette question de la perception de soi, des autres, du monde dans lequel on vit, qui façonne l'identité, qui forge la personnalité.

Ici, la famille peut beaucoup plus difficilement puiser à la source de son milieu socio-économique pour s'approvisionner en modèles de comportement à proposer aux jeunes. Dans ces dimensions se traduisent l'inquiétude des parents et la menace qu'ils sentent peser sur la famille comme groupe de référence dominant.

Ce n'est pas non plus dans les valeurs intériorisées par les jeunes que les parents peuvent être assurés de trouver réponse aux nombreuses questions que, bon gré mal gré, ils doivent se poser à cause de leurs enfants. La relativisation de la religion et de la morale, la recherche de l'amitié, de la fraternité, de nouveaux types de relations entre les hommes et les femmes, le culte de la jeunesse, l'égalité dans les rapports humains, la quête de la liberté, sont autant de phénomènes nouveaux par rapport auxquels les parents, dans bien des cas, ont à se redéfinir.

Pour les jeunes, il s'agit d'une première définition d'eux-mêmes, au moment de leur adolescence. À travers les dimensions dominées par l'appartenance à un même groupe d'âge, on assiste à l'émergence chez les jeunes d'un type de

10. Pour des réflexions très pertinentes sur les concepts de « social public » et de « social privé », voir : Jean LACROIX, *Force et faiblesses de la famille*, Paris, Seuil, 1946, ch. 5 ; *Crise de la démocratie, crise de la civilisation*, Paris, Chronique sociale de France, 1965, ch. I.

personnalité qui offre beaucoup de contrastes avec le type de personnalité des parents. Alors que la personnalité des parents s'est formée à une époque où régnaient l'autoritarisme, les contraintes et l'absolu, celle des jeunes se développe dans un climat de liberté, de relativisme, mais aussi d'incertitude et partant, d'insécurité, climat qui est celui de la société actuelle.

La transformation d'une institution s'effectue toujours lentement ; la famille n'échappe pas à ce rythme. Les difficultés rencontrées par les parents dans leur rôle d'agents de socialisation proviennent en grande partie de ce que leurs enfants sont en contact avec d'autres agents extérieurs à la famille, qui ne procèdent pas avec la même lenteur et qui, eux aussi, suggèrent des valeurs et des modèles de comportement. Les jeunes adhèrent aux premières et adoptent les seconds pour tout ce qui touche à leur façon d'être parce qu'ils y trouvent une résonance au plus profond d'eux-mêmes qui fait défaut dans ce que les parents proposent souvent même sans aucune assurance. Les résultats de notre étude montrent que l'influence déterminante est alors l'appartenance à un même groupe d'âge.

Par contre, lorsqu'il s'agit du social public, de l'intégration au travail, à l'économique, le milieu d'appartenance de la famille est le facteur le plus important dans la structuration des attitudes. Tout se passe comme si on était en présence de deux systèmes de valeurs distincts, spécifiques de chaque univers.

Cette dualité s'est dessinée tout au long du travail. À la lumière de notre diagnostic, nous passerons en revue, de manière synthétique, chaque groupe de dimensions.

Le social public

Nous avons observé que, par rapport aux dimensions influencées par le milieu, la famille, l'éducation et l'économique, les parents et les jeunes ont une conception sinon identique, du moins semblable. Dans ces cas, ni l'autorité, ni le dialogue, indices privilégiés de la qualité de la relation entre les générations, ne font problème. Les valeurs sous-jacentes aux conceptions sur la famille et l'éducation sont celles du milieu socio-économique où la famille est inscrite. Pour ce qui est de l'économique, on a relevé certaines différences dans l'optique de chaque groupe d'âge, notamment à propos de la société de consommation. Les besoins que les jeunes trouvaient normal d'avoir à leur âge étaient qualifiés d'excessifs par leurs parents. À Sainte-Foy, les parents insistent sur la nécessité au sens de la lutte pour la vie, parlaient de la vertu formatrice des allocations alors que les jeunes contestaient une société basée sur l'argent.

Malgré cela, cette dimension subissait surtout l'influence de la classe sociale d'appartenance de la famille. De sorte que ni par rapport à l'économique, ni par rapport à l'éducation et à la famille, n'avons-nous constaté entre les générations d'opposition de valeurs telle qu'elle apparaît dans les cas où le groupe d'appartenance ou de référence est différent pour chaque groupe d'âge.

Le succès des parents comme agents de socialisation dans ces dimensions tient à ce qu'ici, il y a une identité presque parfaite entre leur comportement idéal et leur comportement effectif. Presque parfaite, disons-nous, car il y a quelques exceptions.

Ainsi, nous avons remarqué une définition plus faible des rôles entre les membres de la famille à Sainte-Foy qu'à Saint-Sauveur. Les parents parlent beaucoup de sécurité psychologique mais souvent leur comportement trahit une insécurité qu'ils n'oseraient avouer à leurs enfants. Leur hésitation sur la conduite à tenir envers les jeunes traduit leurs contradictions internes. Sensibles aux décalages entre le dire et le faire, les jeunes deviennent alors très critiques à l'endroit de leurs parents.

Si les parents parviennent ici à transmettre leurs valeurs, c'est que, loin d'être en conflit avec les autres agents de socialisation, ils sont secondés par eux. Tous concourent à proposer aux jeunes des modèles de conduite dérivant d'un même système de valeurs. L'école, par exemple, poursuit fondamentalement les mêmes objectifs d'intégration sociale que la famille. Cette concordance facilite chez les parents l'adéquation entre leur comportement idéal et leur comportement effectif.

Bref, étant donné la communauté des perceptions et des groupes d'appartenance, l'identité entre les comportements verbaux et réels dans chaque milieu, nous pouvons conclure que, pour tout ce qui a trait au social public, les deux générations partagent un même système de valeurs et que cette convergence se traduit dans leurs relations par la tolérance réciproque.

Le social privé

En ce qui a trait aux dimensions influencées par l'âge : la religion, les loisirs, les relations entre garçons et filles et la jeunesse, les parents et les jeunes ont des conceptions plutôt dissemblables. Comme ils ne partagent pas les mêmes points de vue, les occasions d'affrontement sont nombreuses. Aussi est-ce dans ces dimensions que l'on rencontre le plus de tensions entre les générations.

Les jugements que chaque génération porte sur l'autre sont empreints de critiques négatives. Pour les jeunes, les parents en général sont « vieux jeu », « dépassés », « incapables de suivre ». Ils font parfois exception en faveur de leur propres parents qui ont réussi « à surnager, mais avec les jambes un peu au fond ». Les jugements des parents ne sont pas moins catégoriques. Cheveux longs et barbes équivalent à « drogues, hippies, sales ». Les jeunes « refusent l'expérience des parents », discutent de tout « sans rien savoir », sauf dans quelques cas où, de l'avis des parents, leurs enfants leur ont appris quelque chose. L'intolérance des jugements globaux de chaque génération sur l'autre s'incarne dans leurs relations et rend pénible l'exercice de l'autorité et la pratique du dialogue.

Ce qui est le plus frappant dans ces dimensions sur la religion, la morale et le mode de vie, c'est que les parents et les jeunes ont la perception d'évoluer dans deux mondes différents et d'éprouver d'énormes difficultés à se comprendre. Certains jeunes conçoivent très bien que leurs parents « ne s'y retrouvent pas » ; d'autres tentent de les « apprivoiser » au changement, jouant à leur tour le rôle d'agents socialisateurs.

Dans l'ensemble toutefois, l'exercice de l'autorité est difficile pour les parents et difficile aussi est son acceptation par les jeunes. Devant l'échec de l'autorité, on jette son dévolu sur le dialogue. Mais comme les jeunes se font plutôt critiquer qu'accepter par leurs parents lorsqu'ils expriment « le fond de leur pensée », ils préfèrent se confier à leurs amis qui « eux ne les jugent pas ». On parvient généralement à une sorte de *modus vivendi* à la suite des compromis des parents et des négociations des jeunes puisqu'il faut bien vivre ensemble. Malgré cela, à cause de la perception des différences entre les générations, la tendance va dans le sens du refus de l'autre groupe d'âge, refus particulièrement explicite chez les jeunes de Sainte-Foy.

L'attitude relativisante des jeunes sur la religion et la morale fait contraste avec le dogmatisme des parents ; leur recherche de l'égalitarisme avec l'attitude volontiers hiérarchisante des aînés, l'importance de la fidélité envers soi-même, d'être plutôt que de paraître, avec le respect des conventions.

Nous avons constaté que chez les adolescents, le groupe de référence dominant se déplace graduellement de la famille au groupe des pairs. Ce passage qui semble s'effectuer vers l'âge de quinze ou seize ans donne lieu à de nombreux affrontements entre les générations. Les parents sentant leurs enfants échapper à l'influence de la famille, durcissent souvent leurs positions à l'aide d'arguments d'autorité. Ils ne parviennent alors qu'à accroître les sources de tensions. Car à cet âge, les jeunes, en quête de leur identité, n'aiment rien mieux que de se mesurer à des adversaires. C'est par l'opposition qu'ils se confirment dans leur identité.¹¹

Aussi est-ce à l'extérieur de la famille, dans leur groupe de pairs, par exemple, qui adhère plus volontiers aux valeurs nouvelles véhiculées par l'environnement culturel que les jeunes s'inspirent des modèles auxquels ils aimeraient s'identifier. Devant l'emprise des groupes d'amis sur leurs enfants, de nombreux parents manifestent de la résistance. C'est qu'ils sont conscients que ce milieu de jeunes véhicule des valeurs différentes de celles auxquelles ils souhaiteraient parfois rester attachés et transmettre à leurs enfants.

11. « The growing and developing youths, faced with the physiological revolution within them, and with tangible adult task ahead of them, are now primarily concerned with what they appear to be in the eyes of others as compared with what they feel they are and with the question of how to connect the roles and skills cultivated earlier with the occupational prototypes of the day. In their search for a new sense of continuity and sameness adolescents have to resight many of the battles of earlier years, even though to do so they must artificially appoint perfectly well-meaning people to play the role of adversaries... The danger of this stage is role confusion. » (Erik H. ERIKSON, *Childhood and Society*, Second Edition, New York, Norton and Company Inc., 1963, pp. 261-262.)

L'avortement des tentatives de dialogue est le signe tangible de cet écart entre les systèmes de valeurs. Le facteur explicatif de la difficulté de la communication entre les générations réside précisément dans le fait que les conceptions et les comportements de chacune dérivent de groupes de référence différents.

Dans ces dimensions, on peut observer une certaine incohérence chez les parents quant aux groupes auxquels ils réfèrent. Tantôt c'est au monde de leur jeunesse, tantôt c'est au monde actuel. On les voit par exemple attacher à la fois beaucoup d'importance à la sécurité qu'apporte la religion « traditionnelle » et à la possibilité qu'ont les jeunes de tout remettre en question. De même, ils font des scènes à propos des cheveux longs tout en trouvant les jeunes bien chanceux de vivre dans un climat de liberté. Moins que ces contradictions, ce sont là des symptômes d'écartèlement entre l'ancien et le nouveau, du fait que leurs options ne sont pas définitives.

C'est ce qui explique le décalage entre leur comportement verbal et leur comportement réel. Lorsqu'ils parlent de la nécessité de la pratique religieuse, mais ferment les yeux si les jeunes font seulement semblant de pratiquer, qu'ils se disent favorables au changement et à la jeunesse actuelle mais se demandent quelle attitude adopter quant à l'influence du groupe d'amis ou quant aux limites à imposer à la liberté, passant de l'autoritarisme à la permissivité, ils témoignent de leurs hésitations face aux nouvelles valeurs. Leur rôle d'agents de socialisation est d'autant plus difficile qu'ils sont incapables de se mettre en accord avec eux-mêmes et qu'ils ne peuvent espérer trouver ici un appui dans les autres agents de socialisation, contrairement à ce qui se produit dans les dimensions du social public.

La disparité qu'ils observent entre les deux niveaux de comportement de leurs parents ne peut qu'insécuriser des adolescents en mal de certitudes. Dans leur marche vers la conquête de leur identité, ils sont à la recherche de cohérences. On peut dire qu'une des caractéristiques propres aux dimensions du social privé chez les jeunes serait leurs efforts en vue d'atteindre l'adéquation entre leur comportement idéal et leur comportement effectif. Même si l'on exclut la part d'idéalisme spécifique à l'adolescence dans ces attitudes, il n'en demeure pas moins que l'incohérence des parents contribue à encourager l'adhésion des jeunes à des groupes de référence qui leur apparaissent plus cohérents que la famille et auxquels ils réussissent plus aisément à s'identifier.

Le conflit des générations

Par delà les milieux socio-économiques différents, ces faits nous permettent-ils de conclure à l'existence d'un conflit de générations? Les auteurs qui se sont penchés sur la question aboutissent à des conclusions différentes. Certains, comme Erikson, insistent moins sur le fossé des générations que sur le processus de croissance normal de chaque individu. Dans cette perspective, il ne

s'agit pas tellement d'un conflit que d'un processus d'identification par opposition. D'autres, tels Weiner et Munns, estiment que le prolongement de la scolarisation, en ralentissant le rythme de maturation des jeunes, retarde tout simplement le moment de leur parfaite intégration sociale. La culture des jeunes et leur révolte ne seraient alors que des phénomènes passagers.¹²

Par contre, les tenants du conflit des générations soulignent les discontinuités entre le monde adulte et le monde de la jeunesse. Kingsley Davis¹³ peut être considéré comme un représentant de cette seconde voie d'approche. Plutôt que de s'attarder à quantifier le nombre de jeunes déviants pour savoir s'ils représentent la majorité, il s'intéresse au contenu des discontinuités, au degré de leur nouveauté et de leur écart par rapport au système de valeurs reconnu. Tout écart important devient l'indice d'une faille qui préfigure l'éclatement du système. Les partisans de cette vision de la situation s'appuient sur le fait que les révolutions n'ont jamais été inspirées par la majorité mais par des minorités cohérentes. L'évaluation du taux de changement est donc plus significative que le nombre de personnes impliquées dans le changement.

La démarche que nous avons suivie emprunte des éléments d'explication à la première voie d'approche pour les dimensions du social public et à la seconde pour celles du social privé, quoique nous soyons bien conscients que la population de notre étude est plus jeune que celle dont il est question dans les ouvrages cités et le climat social québécois quelque peu différent du climat américain.

Les jeunes subissent une tension constante entre leurs aspirations aux valeurs du monde de leurs parents et leurs aspirations à celles de la jeunesse. S'il n'y a pas de discontinuité entre ces deux mondes aussi longtemps qu'il s'agit d'intégration au social public, c'est que nous vivons dans une société de classes. Le milieu socio-économique est tellement puissant que tout se passe comme s'il suffisait d'y appartenir pour adopter la vision du monde qu'il propose. Moins que l'absence d'un conflit de générations, ce qui frappe ici c'est la prépondérance de la classe sociale, presque à l'exclusion de tous les autres facteurs, sur la structuration des attitudes des parents comme des jeunes. Ainsi englobées, les

12. « Available data indicate that the youth culture is in fact largely a superficial phenomenon and that most young people are psychologically stable, concerned with meaningful goals, and an integral part of their family and community. » (Irving B. WEINER, « The Generation Gap. Fact and Fancy », *Adolescence*, VI, 22, Summer 1971, pp. 155-156.)

« It is suggested that our present wave of youth rebellions, occurring principally at universities, may be the result of (these) social-maturational factors as evidenced by the slowness of youth to acquire the capability of Piaget's highest cognitive processes, which are being limited by the egocentricity and super-idealistic outlook generally attributed to lack of experience. The pragmatism evidenced by the American society in general seems in itself good evidence that the extreme idealism of youth is transitional and ephemeral... Thus, psychological theories of development and personal observations seem to suggest the existence of a moratorium in child mental development extending beyond the teens and serving to explicate the behavior of youth in contemporary American society. » (Meredith MUNNS, « Is There Really a Generation Gap? », *Idem*, pp. 204-205.)

13. Kingsley DAVIS, « The Sociology of Parent-Youth Conflict », *American Sociological Review*, 1940, pp. 523-525.

deux générations ont peu d'occasions de s'affronter. Les jeunes contestent bien parfois leurs parents, mais tout se déroule dans le cadre normal de l'identification des adolescents par l'opposition. Partageant un même système de valeurs issu de leur classe d'appartenance, ils partagent également sa vision du monde.

Sitôt que l'on entre dans le domaine où le milieu socio-économique cesse d'exercer une influence déterminante, on observe des discontinuités entre le monde des adultes et celui des jeunes. Dès qu'il s'agit de la personne, de son mode de perception, on remarque un rapprochement entre les deux groupes de jeunes, d'une part, et les deux groupes d'adultes, d'autre part, indépendamment cette fois de leur classe sociale d'appartenance. Si les deux générations ne parlent pas plus souvent le même langage, c'est vraiment parce que leur symbolique est différente. En général, elles n'habitent pas tout à fait le même univers culturel. C'est à une transformation quasi totale de leur mentalité, étant donné les changements qui se sont produits, que les parents sont ici conviés et on comprend que le passage soit difficile.

Les jeunes, quant à eux, se meuvent avec aisance dans leur époque et adopteraient ses valeurs d'emblée si ce n'était des résistances de leurs parents. La vie familiale donne lieu à un grand nombre de situations où les attentes réciproques sont susceptibles d'être frustrées. Chaque génération aimerait que l'autre partage ses perceptions et ses conceptions, ce qui s'avère difficile puisque chacune réfère à des valeurs différentes. Aussi chaque groupe d'âge, à la mesure de ses moyens, les parents par leur autorité, les jeunes par leur révolte, essaie-t-il d'empêcher la satisfaction de l'autre.

Nous pouvons donc affirmer que, par rapport aux dimensions du social privé, il existe un véritable conflit entre les générations, que ce conflit provient de ce que chacune a des valeurs spécifiques dérivant de ses milieux de référence et donnant naissance à une vision du monde différente.

Le décalage entre le système de valeurs spécifiques du milieu et le système de valeurs spécifiques de l'âge est l'indice des transformations de la société ; le conflit devient alors l'épiphénomène d'une mutation sociale profonde. La jeunesse serait le bouillon de culture, au sens biologique, où pourraient croître librement des modes de vie et de pensée auxquels les adultes n'accédaient que par le rêve ou au terme d'une longue « lutte pour la vie ». Les retraités américains qui parcourent leurs pays en roulotte seraient à cet égard les « hippies de l'âge d'or ».

Souvent accusée d'idéalisme, la jeunesse n'en est pas moins, sans doute en raison même de cet idéalisme, le médium privilégié d'expression de la nouvelle vision du monde. Elle véhiculerait avec constance, quoique d'une façon ambivalente, le désir d'une société plus démocratique, plus juste, plus ouverte, où les divers agents de socialisation viseraient moins à l'intégration sociale de la personne qu'au développement de son autonomie et de sa liberté.

Dans cette perspective, plutôt qu'à un conflit de générations, il serait plus

juste à notre avis de conclure à l'affrontement de deux systèmes de valeurs, résultat d'une situation de transition où l'on assiste à la naissance d'une nouvelle vision du monde sans être en mesure de prévoir le destin de cette mutation.

Camille DELUDE-CLIFT
Édouard CHAMPOUX

*Département de sociologie,
Université Laval.*